LÉGENDES VALAISANNES

TEXTE DE SOLANDIEU — ILLUSTRATIONS DE EUG. REICHLEN



EDITIONS „SPES" - LAUSANNE

LÉGENDES VALAISANNES


E R



LÉGENDES VALAISANNES

Recueillies et adaptées par
SOLANDIEU

Avec 64 illustrations de Eug. REICHLEN
en noir ou en couleur

Préface du R. P. Sigismond de Courten



LAUSANNE
ÉDITIONS SPES
5, Grand Chêne, 5





PRÉFACE

Pays du rêve et du mystère
Que la nature a fiancé
A la légende du passé.

LOUIS DE COURTEN.

Ces vers du chantre de la « Terre Valaisanne » me semblent résumer très heureusement le contenu de ce nouvel ouvrage de Solandieu.

Félicitons-le, tout d'abord, d'avoir eu la bonne inspiration de compléter son Oeuvre si « valaisanne » par la publication de ces « Légendes ».

Après avoir fait revivre le passé de son Pays d'adoption dans « Les châteaux valaisans » ; après en avoir décrit les beautés naturelles dans « Le Valais pittoresque », il se sent, d'instinct, attiré vers ses « Légendes ».

Faits historiques transformés, défigurés dans le cours des siècles ; croyances religieuses dégénérées en superstitions ; bouleversements sismiques, provocateurs de catastrophes ; phénomènes de la nature, inexplicables au vulgaire ; traditions populaires, d'origine mystérieuse, telles sont les principales sources où l'imagination du peuple a, de tout temps, puisé le sujet de ses « Légendes ».

Il n'en va pas autrement de celles que Solandieu publie aujourd'hui, en collaboration avec M. Reichlen dont l'habile crayon a su faire ressortir, avec beaucoup de délicatesse et d'à-propos, la pensée-mère, si j'ose dire, de ces « histoires ».

Quant à Solandieu, s'il n'est pas l'auteur de ces « Légendes », il a eu, du moins, le grand mérite de les recueillir et de les présenter au public lettré sous la forme simple et attrayante que comporte ce genre de récit.

A une époque où toutes les forces de la nature, mises au service du progrès, auront vite fait de chasser de leurs dernières demeures fées, gnomes et lutins, il est heureux de voir des écrivains épris d'idéal leur réserver un asile dans leurs ouvrages.

Aussi, sommes-nous reconnaissants à Solandieu d'avoir, par la publication de ce volume, sauvé de l'oubli une partie intéressante et précieuse de notre patrimoine national.

Abbaye d'Einsiedeln, octobre 1919.

Dom Sigismond de Courten
Bénédictin.

AVANT-PROPOS

Le cycle légendaire valaisan est un arbre touffu dont les feuilles jaunissantes sont emportées, une à une, par le vent du réalisme moderne.

Quelques amis de la tradition et du folklore ont fait jusqu'ici de louables efforts pour sauver l'arbre d'un dépouillement complet et de la mort.

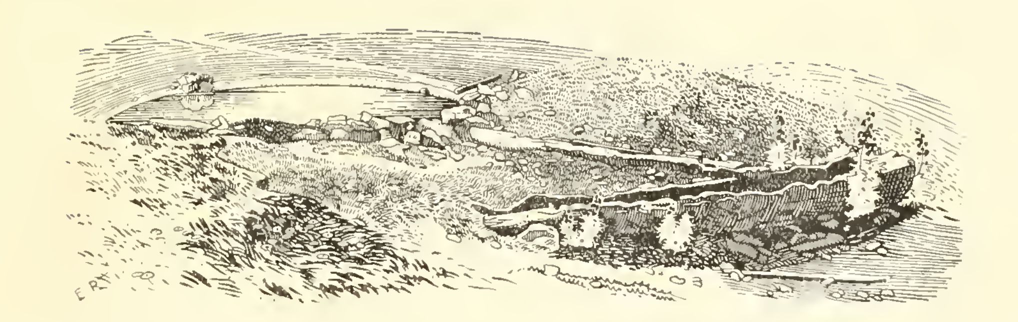
Un certain nombre de légendes valaisannes ont été recueillies et publiées dans des journaux et revues, ou réunies dans de petits volumes consacrés à une région déterminée plutôt qu'à l'ensemble du pays.

Ces épis rassemblés formeront un jour une puissante gerbe, à laquelle nous sommes heureux d'apporter notre modeste contribution.

Et c'est parce que nous y retrouvons un peu de l'âme naïve des ancêtres que nous aimons à explorer ce vaste champ d'investigations.

Les légendes valaisannes que nous livrons aujourd'hui au public, ont été recueillies un peu partout, en Valais ; quelques-unes nous ont été apportées par des chercheurs patients et dévoués, par d'humbles lettrés campagnards, qui ont tenu à collaborer anonymement à notre œuvre modeste, ce dont nous les remercions de tout cœur.

Solandieu.



I

LES CHAMOSARDS ET LES FÉES DE GRU

Adossée à la paroi du roc de Gru, au-dessus des villages d'Ardon et de Chamoson, il existe une ruine de rempart d'un fort disparu. Ce rempart, qui dut être jadis un poste de surveillance avancé sur le chemin d'accès, abrita, à son origine, des êtres inconnus, vivant en dehors de toute civilisation. Les Romains de la plaine l'appelaient : *Castellum Fatarum* (le Castel des Fées). Celles-ci, malignes et méchantes, comme toutes celles habitant le septentrion, sortaient la nuit, fourrageant les vignes et les champs d'alentour.

Si bien que les colons romains, nouvellement immigrés, résolurent de se débarrasser de ces hôtes incommodes en les expulsant.

Mais en l'apprenant, les fées allèrent trouver les Chamosards [1], et leur proposèrent un accommodement d'où résulterait certainement un grand bien pour tout le pays. Elles s'engagèrent, si on leur promettait de les laisser vivre en paix dans leur retraite, de canaliser et de couvrir le Rhône dans toute son étendue sur le territoire des Ardonnins et des Chamosards, assurant que par ce travail de géants, elles feraient de cette région la plus prospère de toute la vallée. L'offre était tentante, mais elle pouvait cacher certains subterfuges, ce qui décida les colons à refuser toute transaction.

[1] Habitants de Chamoson.

Les fées rentrèrent donc dans leur castel de fort méchante humeur, jurant bien qu'elles ne s'en iraient qu'à leur corps défendant, et que leur départ forcé serait suivi de terribles représailles.

Un matin, à l'aube naissante, le castel des fées était assiégé par une troupe de guerriers armés d'épieux et de massues. Le siège empêchait toute évasion, si ce n'est par un couloir à pic, où les aigles et les vautours avaient seuls, jusque-là, osé s'engager.

Mais les fées avaient prévu le coup et pris toutes leurs mesures. Dès qu'elles eurent aperçu les Chamosards escaladant le roc de Gru, elles allumèrent tout autour de leur rempart des monceaux de sapins résineux, dont la fumée âcre et noire ne tarda pas à masquer tout le castel. Les guerriers, surpris par ce stratagème, n'osèrent ni avancer, ni reculer, entourés qu'ils étaient de précipices dangereux. Ils restèrent donc sur place jusqu'à ce qu'au bout d'un temps qui leur parut très long, ils commencèrent à voir clair autour d'eux. Alors, un à un, et la massue haute, ils avancèrent dans le castel des fées qu'ils trouvèrent désert ; tout avait disparu, comme si jamais âme qui vive n'eût vécu en ces lieux abandonnés. Le feu avait détruit tout ce que les fées n'avaient pu emporter dans leur fuite audacieuse par le couloir, où elles avaient nécessairement dû passer pour gagner la plaine et un refuge plus hospitalier.

Les Chamosards rentrèrent chez eux un peu déçus d'une aventure qui ne leur avait rapporté ni trophées, ni gloire. Mais dès ce jour, leurs récoltes furent respectées et ils purent jouir en toute paix du fruit de leurs travaux.

Les menaces de représailles des fées romaines ne furent d'ailleurs pas toutes sans effet.

Pendant très longtemps les montagnes du pays des Ardiens furent les témoins de scènes et de catastrophes qui, chaque fois, firent évoquer le souvenir des fées malfaisantes. Ainsi, quelques siècles plus tard [1], une bande de voleurs, venue de l'autre versant de la chaîne des Alpes, pénétra dans la montagne de Chamoson, s'empara de la vacherie, et tua tous les fruitiers de l'alpage, ne laissant la vie sauve qu'au pâtre, à qui

[1] Cette très ancienne légende se rapporte vraisemblablement à l'arrivée en Valais, vers le milieu du Vme siècle, des Burgondes qui chassèrent les derniers Vandales du pays des Ardiens (Ardon), à la chute de la domination romaine.

les brigands se contentèrent de crever un œil, parce qu'ils avaient besoin de lui pour les conduire à travers les sentiers difficiles et entraîner le troupeau ; celui-ci, avait dit le berger, ne voulant avancer que s'il marchait en tête en jouant de sa cornemuse ou *tuba.*

Arrivés au *Plan de la Forclaz,* d'où l'on descend dans la vallée de l'Iserne par l'alpe de Dorbon, la bande dut s'arrêter pour prendre un peu de repos, nécessité par le passage de chemins escarpés, tortueux et longs.

Les pillards, exténués de fatigue et assommés par l'eau-de-vie qu'ils avaient abondamment absorbée, s'endormirent profondément à l'ombre de sapins rabougris. C'était un dimanche.

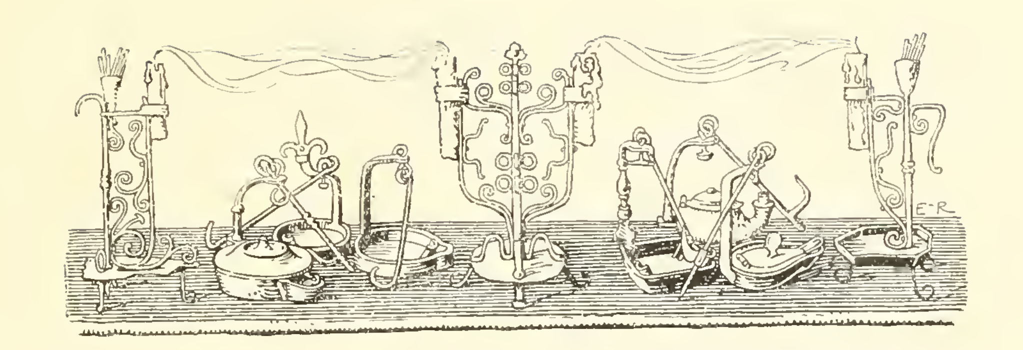
Le pâtre en profita pour voler vers le Haut de Cri, jusqu'au lieu dit *Plan Merdasson,* où il fit jeter à sa *tuba* des cris d'alarme qui furent entendus des Chamosards, à leur sortie de la messe à l'église d'Ardon. Ceux-ci furent tôt résolus, et firent en hâte l'ascension de la montagne. Ils atteignirent bientôt la vacherie et les voleurs, sur les Alpes contheysannes. Rendus féroces à la vue des cadavres de leurs concitoyens, les malheureux vachers que les brigands avaient massacrés, ils égorgèrent à leur tour tous les hommes de la bande pillarde et ramenèrent leur troupeau au pâturage.

---

[1] L'historien Boccard parle d'un ancien temple construit par les Hongrois lors de leurs incursions en Valais, et consacré à la déesse Isis. La localité d'Isière, au-dessus d'Ardon, tire son nom de ce temple.

Au moyen âge, et sous l'épiscopat de l'évêque Tavelli, la communauté d'Ardon-Chamoson formait un mandement relevant de la mense épiscopale, qui fut cédé au comte de Savoie, Amédée VII, le comte Rouge, en 1384.


ER



II

LA CHAPELLE DE HOHFLÜE

Légende concharde.

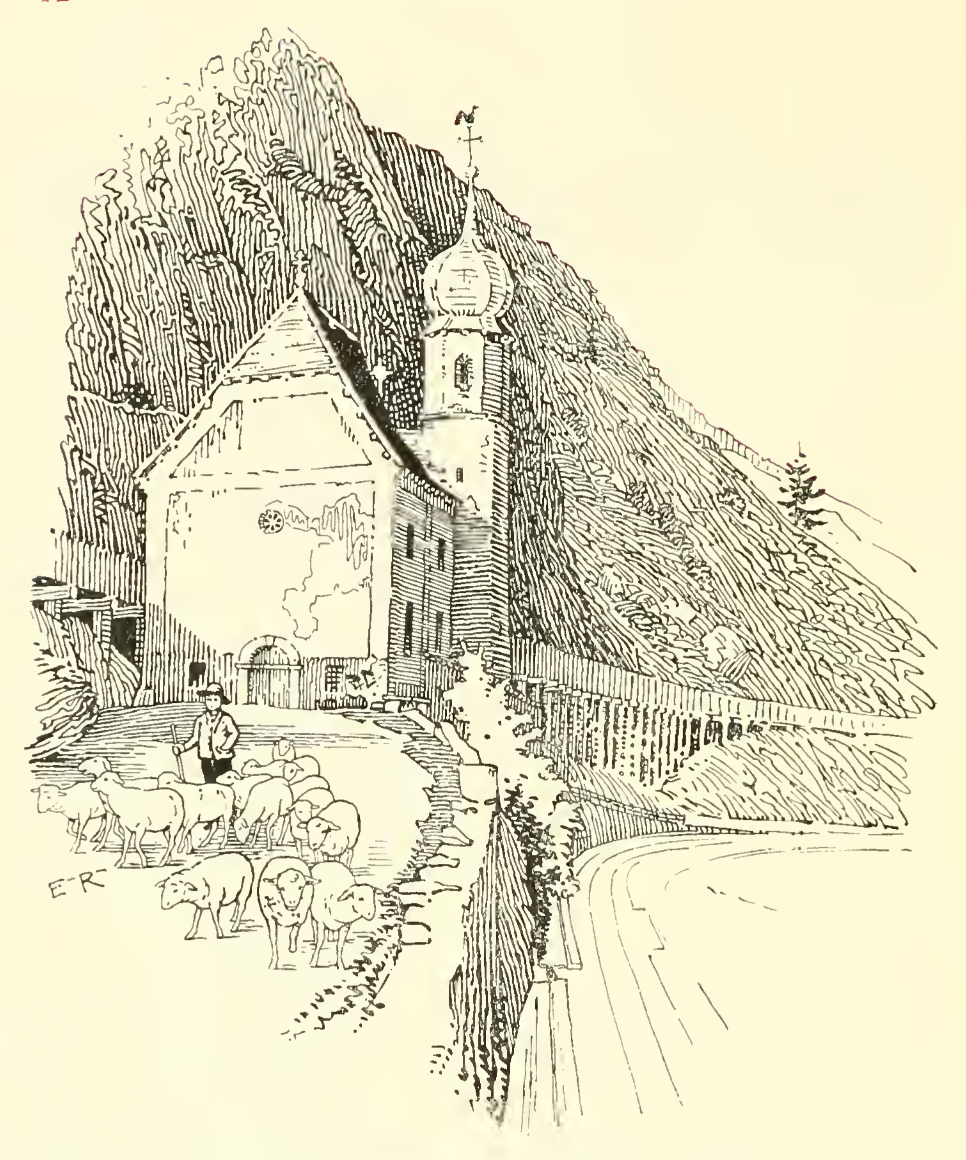
Entre l'impétueux torrent de la Massa, rière Naters, et le romantique village de Moerel, en Conches, se trouve, adossée contre le roc, l'antique chapelle votive d'Hohflüe. Elle est postée sur la berge du Rhône, dans un endroit où la route de la Furka se trouve étranglée entre le fleuve et les hautes parois surplombantes : un lieu bien fait pour y ériger une chapelle. Les gens de la contrée qui passent là, ne manquent pas de s'y arrêter pour demander quelque grâce à la Vierge de Hohflüe et admirer les vieux tableaux suspendus aux murs, représentant des scènes effrayantes de l'Enfer et du Jugement dernier.

Quelle est l'origine de ce remarquable sanctuaire, primitivement dédié à Sainte Agnès, et restauré au dix-huitième siècle ?

Sur un rocher voisin de Moerel, se voient encore quelques débris de l'ancien manoir des sires de Mangepan, construit vers l'année 1060.

Des traditions plus ou moins fantaisistes, grossies par la superstition, racontent les faits les plus révoltants sur la vie des seigneurs de Mangepan, qui n'auraient été qu'une bande de détrousseurs de grands chemins, de brigands enrichis des malheurs d'autrui.

La chronique ne dit pas grand'chose de l'existence aventureuse de ces anciens nobles ; ils furent au nombre des premiers qui vinrent se



fixer dans le Haut-Valais, avec les de Blandrati, les d'Ornavasso, les Vuarelli, les d'Aragno, les de Graniola, etc.

Suivant certains historiens, les de Mangepan étaient originaires

d'Italie et s'appelaient Mangepani ; ils étaient venus s'établir à la fin du XIme siècle dans le comté de Moerel, relevant de la juridiction des comtes de Savoie, et y possédaient en fief la terre et le château qui prirent leur nom.

Voici ce qu'une légende assez répandue rapporte sur un des membres les plus marquants de cette famille féodale.

Conrad de Mangepan était, en 1250, l'unique possesseur du fief de Moerel. C'était un homme rude et grossier, ignorant de l'amour du prochain, ne connaissant que le droit du plus fort, méprisant les pauvres serfs de la seigneurie, toujours prêt à frapper celui qui ne voulait pas se soumettre aveuglément à sa tyrannie.

Il avait épousé la belle et douce Agnès de Vinéis, fille du seigneur de Weingarten, à Naters, dont la vie fut un long et douloureux calvaire. Elle fut profondément malheureuse, victime d'une jalousie farouche que rien ne justifiait, et passa une partie de son existence enfermée dans une tour du manoir de Mangepan [1].

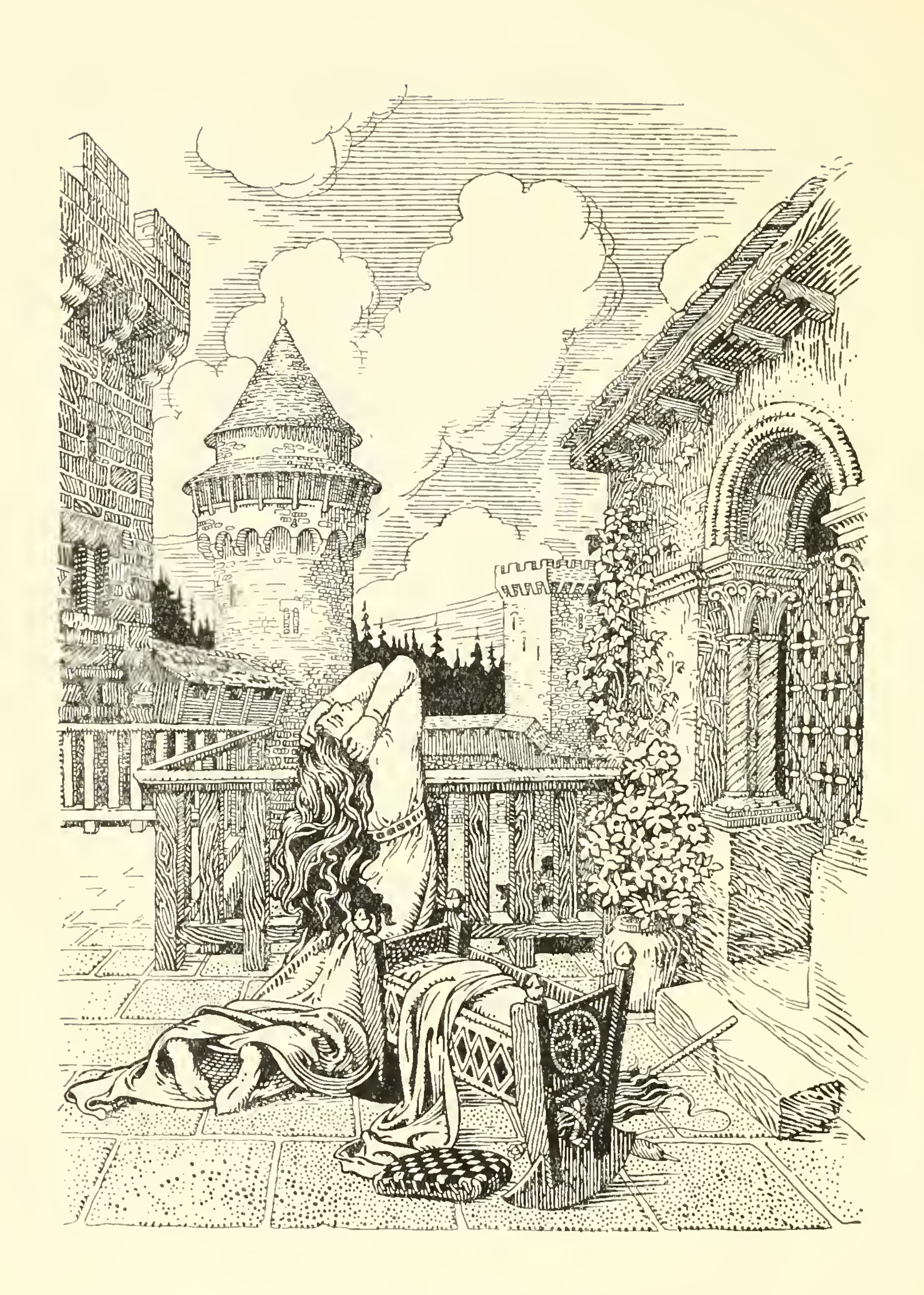
De cette union si mal assortie naquirent deux fils : Guillaume et Markard. Le premier était tout le portrait de son père, au physique et au moral ; le second ressemblait à sa mère et, par sa douceur et par sa bonté, fut toute sa vie la dupe de la mauvaise foi de son frère.

Quand Markard était encore au berceau, sa mère l'avait, par un beau jour d'été, porté au grand air sur une terrasse du château, et le berçait pendant qu'assise sur un escabeau elle filait.

Soudain, le heurtoir frappant violemment la porte d'entrée du manoir, la châtelaine pensa que le sire de Mangepan rentrait de sa chevauchée. Elle courut vers la porte pour lui ouvrir.

Quand la dame de Mangepan revint auprès du berceau, elle n'y trouva plus son enfant, mais vit, dans les airs, un aigle qui l'emportait dans ses serres. Elle poussa un cri déchirant qui fit accourir le baron. Elle put lui montrer l'oiseau ravisseur et le berceau vide, puis elle se jeta à genoux, pendant que son époux, au comble de la fureur, dégringolait vers la plaine, cherchant à suivre la piste de l'oiseau de proie

[1] Quant au manoir de Mangepan, il fut rasé en 1251, et ses défenseurs tués, par les soldats des comtes de Savoie en guerre avec l'évêque Henri Ier de Rarogne, qui lui refusait l'hommage pour le fief de Mœrel, hommage requis en vertu d'un diplôme de collation de l'empereur Henri IV, suzerain du Valais pendant la domination des empereurs d'Allemagne (1056).



qui, visiblement, ne paraissait pas pouvoir aller bien loin avec son fardeau. Le sire l'eût facilement tué d'une flèche, mais il craignait en même temps d'atteindre son enfant.

La dame de Mangepan, prosternée devant le Ciel, fit vœu d'élever une chapelle à Dieu, sous le vocable de sa patronne Sainte Agnès, à l'endroit même où l'aigle déposerait sain et sauf son cher enfant.

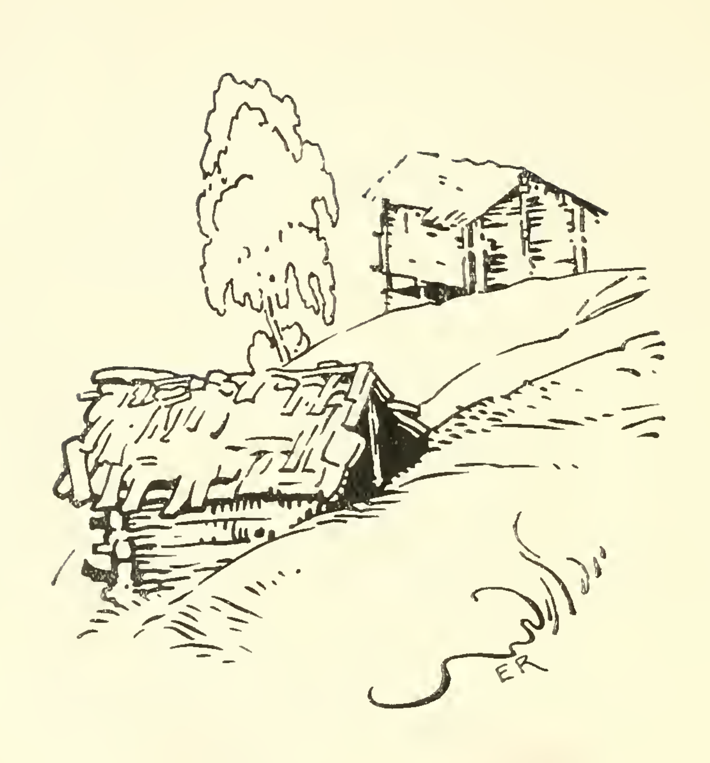
Le rapace fonça subitement vers la terre, et, sans doute épuisé, posa sa proie sur le bord du Rhône, à quelque distance du village de Moerel ; puis poursuivi par les serfs qui lui lançaient des pierres avec leurs frondes, il reprit son vol vers les hauteurs et disparut dans les bois de Thermen. L'enfant était sauvé.

Le sire de Mangepan qui avait suivi toutes les péripéties de ce drame émouvant, arriva bientôt sur les lieux et fit transporter le bébé au château. La mère le reçut avec des larmes d'amour et de reconnaissance. Elle fit part à son époux du vœu qu'elle avait fait, ne doutant pas que Dieu n'eût accompli un miracle en sa faveur.

Par extraordinaire, le baron acquiesça avec grâce à la prière de sa noble épouse, et fit construire, à la place même où son enfant fut retrouvé, une fort belle chapelle, en partie détruite pendant les guerres de Pierre de Savoie, et restaurée plus tard.

Cette vieille chapelle, appelée aujourd'hui Hohflüe (Haut-Rocher), est devenue un lieu de pèlerinage encore très fréquentée par les habitants de la vallée.




ER



III

LA CHENEGAUDA

Légende hérémensarde

L'Eglise nous enseigne qu'il y a un purgatoire où les âmes des défunts achèvent d'expier leurs fautes, s'ils sont morts en état de péché véniel.

Ces âmes apparaissent parfois (plus souvent autrefois que de nos jours), soit pour solliciter des prières, soit pour l'instruction des vivants.

Ces croyances servent souvent de thèmes aux longues soirées d'hiver où l'on raconte, à qui mieux-mieux, toutes sortes d'histoires de revenants, d'apparitions et de lutins, occupés à tourmenter les âmes en peine.

Le val d'Hérens est une des régions du Valais où les légendes se sont le mieux perpétuées, à l'exception, peut-être, du grand village de Vex.

Hérémence, par contre, est resté le boulevard de cette mythologie alpestre, si étonnamment persistante ; on y parle encore couramment d'êtres fantastiques qui plongeaient jadis la contrée dans la terreur et la consternation.

Au nombre de ces esprits malfaisants, on cite surtout le Bœuf-Noir, l'Oeil-Jaune, qu'on voyait louvoyer sur l'alpe de l'Exertse, le Bœuf de Clèves, qui se faisait entendre pendant la nuit sur les pentes escarpées

de la rive droite de la Borgne, d'abord par des mugissements sourds, se muant insensiblement en sons plus clairs, pour finir par un chant mélodieux, sorte de douce complainte dont on ne pouvait saisir que des mots incohérents.

On y parle aussi de l'esprit follet, ou follaton, prévenu, encore aujourd'hui, de téter les génisses, de leur enlever leur licou, de les obliger à donner du lait avant le temps, enfin, de se transformer en petits tourbillons, pour éparpiller les meules de foin et de blé dans les prairies et les champs.

Pour éloigner ce mauvais esprit, il suffit de lui dire : Retire-toi, sale pourceau ! (Ici pourceau est un euphémisme, car les gens du pays se servent plutôt du nom vulgaire du compagnon de St-Antoine).

Mais revenons à la Chenegauda, le plus important dans la hiérarchie de ces êtres malfaisants, sortes de dieux des ténèbres, en guerre contre l'humanité souffrante et chrétienne.

C'était un dragon affreux qui pourchassait sans trève ni merci les âmes errantes des défunts condamnés au purgatoire.

Il signalait son passage par un vacarme effrayant, qui unissait le cri de la bête à celui d'un démon en fureur.

L'âme infortunée, ainsi poursuivie, prenait la forme tantôt d'un agneau, tantôt d'un cabri ou d'une colombe, et cherchait un refuge auprès de quelque personne charitable qu'elle rencontrait sur son chemin. Si celle-ci faisait seulement semblant de la protéger, l'âme fugitive était sauvée.

Une femme pieuse qui avait l'habitude d'aller chaque soir réciter son rosaire devant une chapelle sur la route de Vex, vit un jour venir à elle un mouton qui alla se blottir sous son tablier. Un instant après le dragon faisait entendre son cri horrible qui remplit d'épouvante la femme en prières. Aussitôt que la Chenegauda eut passé, et que le vacarme eut cessé, l'agneau se changea soudainement en une dame richement vêtue, qui fit à la paysanne mille remerciements et révérences pour l'avoir protégée contre les esprits qui la tourmentaient, ajoutant : « Maintenant que mon âme est sauvée, en récompense de ta charité, toute ta famille sera dans la prospérité jusqu'à la quatrième génération. »

Puis un tourbillon de poussière s'éleva, l'apparition avait disparu.



Une autre fois, un homme occupé à arroser son pré pendant la nuit, vit venir à lui un cabri qui poussait des bêlements plaintifs, ayant l'air de se soustraire à quelque danger.

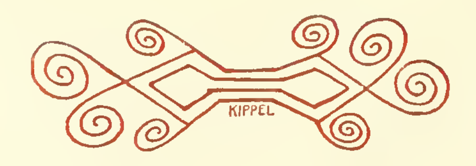
Le paysan repoussa brutalement le pauvre petit animal qui s'en alla tristement, bientôt poursuivi par la terrible Chenegauda. Tôt après, un beau jeune homme, l'air bouleversé, vint faire au paysan d'amers reproches pour ne l'avoir pas soustrait à la poursuite de la bête infernale, dont il était devenu la proie, alors que s'il avait seulement fait semblant de le prendre sous sa protection, il eût été sauvé. Il lui déclara, en outre, qu'en punition de cet acte de brutalité, rien ne prospérerait dans sa famille jusqu'à la cinquième génération, ce que les événements se chargèrent de confirmer rigoureusement.

La Chenegauda eut à son tour la triste fin qu'elle méritait. Elle se trouva un jour face à face avec le fameux géant Galifron, l'hercule d'Hérens, qui enjambait les montagnes comme un jeune homme un ruisselet.

Le dragon passa, dans sa course folle à travers la vallée, tout près de la grotte où gîtait le géant. Celui-ci, armé d'une massue à piques, poursuivit le monstre en faisant pirouetter son arme avec tant de force que le déplacement de l'air déracinait les jeunes arbres qui se trouvaient sur son passage. La Chenegauda, pour échapper à son adversaire, se précipita dans la Borgne en criant : « Adieu le safran ! »

Galifron compléta sa victoire en roulant dans le torrent où la bête avait disparu, un bloc de rocher plus gros qu'une maison.

Le pays fut débarrassé dès lors de cet hôte malfaisant, mais on assure que le safran, qui croissait alors abondamment dans les environs, disparut en même temps que la Chenegauda.





IV

LA GROTTE DES FÉES

Légende d'Hérens.

Elle se trouve à l'entrée du Val des Dix, non loin du village de Mâche, dans une paroi de rochers abrupts où apparaissent encore les débris d'une ancienne cabane. Des éboulements, et le temps qui détruit tout, en ont rendu l'accès impraticable, ou tout au moins très dangereux.

Une tradition populaire qui s'est conservée jusqu'à nos jours, en fait l'ancienne demeure de fées qui avaient tout pouvoir sur les éléments.

Elles pouvaient, à leur gré, faire tomber la pluie, la grêle, pour endommager ou détruire les récoltes pendantes, voiler le soleil, faire geler au printemps, déchaîner les vents désastreux et détacher les avalanches meurtrières.

Elles n'étaient pas insensibles, pourtant, aux charmes de l'espèce humaine, et l'on vit plus d'une fois l'une ou l'autre de ces demi-déesses abandonner leur grotte et leurs privilèges pour prendre place dans l'humanité souffrante, au titre d'épouse et de mère de famille. Nous nous empressons du reste d'ajouter que ce ne fut pas toujours à leur entière satisfaction, ce qui n'étonnera sans doute personne.

C'est ainsi qu'une de ces fées, nommée Frisaminthe, s'éprit d'amour pour un beau luron de paysan qui, durant l'hiver, « gouver-

nait » le bétail dans un « mayen » situé sur le plateau dominant les rochers d'Arzinol, où se trouve la grotte du Val des Dix [1].

La jeune fée ne manquait pas un seul jour d'aller rendre visite à son ami, et Dieu sait quels délicieux instants ils passaient ensemble, à s'entretenir de leur pur amour et de leurs beaux rêves.

Les jours et les mois se passaient sans que le pâtre songeât à redescendre au village, quoique la provision de foin dût être depuis longtemps épuisée.

Son père conçut enfin de vives inquiétudes à ce sujet. Un matin, il prit son bâton de montagne et s'achemina, anxieux, vers l'alpe d'Arzinol. Arrivé au mayen, il visita d'abord la grange, et fut fort étonné d'y trouver encore un énorme tas de foin, paraissant à peine entamé. Ce qu'il vit à l'étable ne le satisfit pas moins : tout le bétail était là, bien tenu et en parfait embonpoint.

S'étant avancé au fond de l'étable, il aperçut un objet qui traînait dans le fumier : c'étaient les tresses de cheveux de la belle Frisaminthe ! Le vieillard les souleva avec son bâton, ce qui déplut à la jeune fée, car aussitôt tous les animaux tombèrent à terre, exténués de faim, et parurent d'une maigreur effrayante. Le tas de foin se changea en un tas de pierres, toute trace de fourrage avait disparu. On dut immédiatement faire monter au mayen plusieurs *sargosses* de foin pour substanter le bétail et le remettre en état de descendre au village.

Le père fit une sévère remontrance à son fils, qui, néanmoins, l'été suivant, remonta au mayen avec son troupeau.

La fée recommença ses visites amoureuses, et, peu de temps après, les deux amants se marièrent. Les noces furent splendides, toutes les fées de la grotte d'Arzinol y assistèrent, en un somptueux cortège, précédé de joyeux lutins jouant sur des chalumeaux une marche nuptiale plus douce que le chant de Philomèle, tandis que des *follatons* chantaient l'hymne fameux du fils de Vénus :

Hymen ! Hymen ! O divin Hyménée !

Le festin, où furent servis des mets si fins et si rares que le pâtre ne savait de quelle manière les porter à sa bouche, fut un vrai festin de

[1] Au moyen âge, les rochers d'Arzinol recélaient une mine de plomb qui fut exploitée, au XIIIme siècle, par l'évêque Boniface de Challant. La cabane dite des fées, dut apparemment servir d'habitation aux ouvriers de cette mine.

roi ; le service était fait par douze gnomes venus des Monts de Novelly, et amis des fées d'Arzinol. Le nectar et l'ambroisie pétillaient dans des coupes d'or, la gaîté était générale.

Les fées étaient superbement vêtues de palmes de fougères et de guirlandes de lierre finement tressées ; elles portaient, sur leurs cheveux d'ébène des couronnes de lys blancs et de rhododendrons ; un parfum de chèvres-feuilles les enveloppait comme d'une essence divine, embaumant tout le délicieux bosquet où avait lieu la cérémonie. Le pauvre berger en était tout ahuri ; son visage rougeaud et ses gros habits de laine faisaient un étrange contraste dans ce milieu si *select,* auprès duquel le plus riche salon d'une mondaine eût été bien misérable.

Après le festin, les fées et les gnomes rentrèrent chez eux, emportés sur des chariots invisibles, traînés par de bons génies aux formes impalpables. Frisaminthe, seule, resta au mayen avec son époux, encore tout ébaubi de ce qu'il venait de voir.

Seule à seul, la jeune mariée dit à son époux : « Maintenant, mon cher Loïs, j'espère que notre hymen sera toujours heureux ; mais tu es homme, et nos goûts pourront peut-être n'être pas toujours les mêmes, il faudra savoir se supporter mutuellement ; mais si pourtant, il t'arrivait parfois de te fâcher, dis-moi tout ce que tu voudras, je prendrai la chose en patience et te pardonnerai, mais, de grâce, mon ami, ne me dis jamais « Fée, ! male Fée ! », car c'est là une injure si grave pour nous, que je ne pourrais la supporter, et il nous en arriverait certainement malheur. »

Les années s'écoulèrent dans une lune de miel qui semblait devoir être éternelle. Deux beaux enfants étaient venus consacrer une affection sans bornes, quand un incident de peu d'importance vint tout à coup rompre la douce harmonie qui régnait dans le gentil ménage.

Un jour que Loïs était parti de grand matin pour la forêt, la fée alla couper le froment qui commençait à peine à « blanchir » ; c'était, naturellement, abîmer la récolte.

Le soir étant venu, les enfants racontèrent à leur père ce que la mère avait fait pendant la journée, sans oublier la coupe de froment.

Loïs en fut si fâché qu'il fit d'amers reproches à Frisaminthe. Elle lui répondit qu'elle avait fait cela en prévision de la grêle qui allait

bientôt ravager les récoltes. De plus en plus courroucé d'une telle réponse, le mari s'emporta jusqu'à dire à sa femme : « Fée ! male fée ! »

A l'ouïe de ces paroles, la fée sortit tout en colère, et ne reparut plus devant son époux, qui en conçut un profond chagrin.

Pendant l'absence de Loïs, la malheureuse Frisaminthe venait chaque jour mettre tout en ordre dans la maison, peigner et laver les enfants, puis, après les avoir longuement embrassés, elle s'en allait en sanglotant.

Le père, de retour, demandait à ses enfants qui les avait ainsi soignés, à quoi les bambins répondaient que c'était maman.

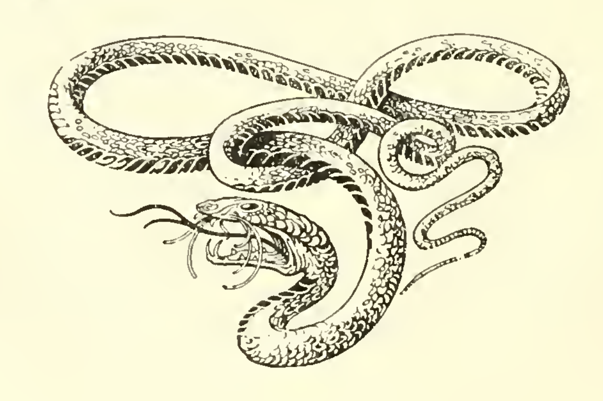
Les enfants ayant demandé à leur mère pourquoi elle ne voulait pas revenir demeurer avec eux, la fée leur répondit : « Dites à papa que s'il veut que je revienne, il aille baiser ce qui est dans la cave, derrière le tonneau. »

Le mari fut enchanté d'une condition si facile à remplir, aussi s'empressa-t-il de descendre à la cave pour s'exécuter.

A peine y fut-il entré qu'un énorme serpent surgit de derrière le tonneau et allongea vers lui sa tête hideuse et gluante, comme pour recevoir un baiser.

A cette vue, le pauvre Loïs, saisi d'épouvante, s'enfuit à toutes jambes et, dès ce jour, la fée ne reparut plus à la maison.

L'hiver étant venu, on trouva le froment que la fée avait moissonné vert, en parfait état de maturité. Et cette constatation lui rappelant ses torts envers son épouse, l'infortuné Loïs en fut inconsolable et mourut de chagrin.





V

LA VOUÏVRE D'HÉRÉMENCE

Aux premiers temps du moyen-âge, la commune de l'Allissières était une des plus importantes du Val des Dix, ramification de la vallée d'Hérens. Les montagnes du Val des Dix étaient en ce temps-là couvertes d'épaisses forêts servant de repaires à dix brigands fameux qui désolaient le pays, du Mont-Pleureur à Hérémence.

Afin de se soustraire à toute poursuite, ils avaient eu l'ingénieuse idée de ferrer leurs mulets à rebours, ce qui déroutait toutes les recherches des poursuivants. On eut pourtant raison de ces bandits en incendiant les forêts où ils avaient fixé leur retraite, et où ils trouvèrent la mort. Telle est l'origine du nom de Val des Dix.

Quant aux villages de Fang, Tséjéroula, Plan-Lajey, Bajin et l'Exertse, qui s'échelonnaient dans le vallon, le long du torrent de la Dixence, ils ont tous disparu sous d'énormes éboulements de rochers qui recouvrirent toutes les vertes prairies s'étendant de l'alpe de Novelly à la forêt de Plâne-Zou.

Le village de l'Exertse seul a laissé quelque souvenir de son existence : un chaudron en métal et un tonneau de vin rouge fortement tartré, trouvés dans un déblaiement des éboulis, et une légende fort ancienne, que nous avons eu la bonne fortune de recueillir de la bouche même d'un vieillard octogénaire, habitant de la contrée. La voici.

Bien avant l'éboulement dont nous avons parlé, les gens de l'Exertse étaient épouvantés par les ravages d'un monstre ailé, au corps reptilien, d'une grosseur énorme, couvert de grosses écailles vertes et luisantes. Le fabuleux animal se nourrissait d'agneaux, de brebis, de jeunes veaux et de cabris, et dévastait ainsi tous les alpages des alentours.

La vouïvre, car c'en était une, portait sur la tête, enchâssé entre deux yeux glauques, un gros diamant d'un éclat tel qu'il aveuglait tous ceux qui osaient le fixer. C'était, paraît-il, dans ce diamant extraordinaire que résidait la force du monstre que les gens du pays appelaient le *Kwakua,* un nom local dont l'étymologie nous échappe, mais qui semble appartenir au celte ou au sarrasin.

Le Kwakua était la terreur de tout le pays, de l'Exertse au village haut perché de Nax, posté en sentinelle sur les rochers abrupts de l'autre versant du val d'Hérens.

Quand il avait accompli ses méfaits dans les pâturages, et qu'il s'était repu de la chair et du sang de ses victimes, le dragon volant allait se cacher tantôt dans l'étang situé près du village de l'Exertse, tantôt dans celui de Nax.

Mais avant de se jeter à l'eau, le Kwakua avait soin de déposer son diamant sur le bord de l'étang, pour une raison qui nous est inconnue, et qui devait lui être tôt ou tard fatale.

Or il arriva un jour à l'Exertse un guerrier du village voisin de Bajin, qui avait suivi l'empereur Barberousse en Syrie, et dont le visage bronzé et balafré indiquait assez le soldat vaillant et résolu. Il s'appelait Prosper. Il s'offrit à débarrasser le pays du Kwakua, soit par surprise, soit en le combattant face à face.

Il prépara à cet effet un gros tonneau en bois de chêne, cerclé de fer. Il planta dans ses douves épaisses des pointes de fer acérées, ménagea une petite ouverture circulaire dans le ventre du tonneau, et son travail achevé, roula son engin à quelques pas seulement de l'étang de l'Exertse. Son plan était de guetter le moment où le monstre se jetterait à l'eau, d'enlever prestement le diamant, et de s'enfiler plus vite encore dans le tonneau bien fermé, où le dragon ne pourrait l'atteindre.

Un jour le mercenaire, caché dans le tronc creux d'un vieux

saule, non loin de l'étang, guetta l'arrivée du serpent-volant. Il était armé de sa cuirasse et d'une longue épée à deux tranchants.

Après une attente impatiente, le soldat entendit le bruit de crécelles des écailles du monstre s'entrechoquant dans ses contorsions. Le Kwakua surgit tout à coup, glissa d'un bond vers l'étang, posa son diamant sur le bord et disparut sous l'eau verte et vaseuse.

Aussitôt Prosper sortit de sa cachette, et, après avoir empoché le diamant, eut juste le temps de s'enfiler dans le tonneau bardé avant que le dragon ne reparût sur la berge.

Ne retrouvant plus son précieux talisman, le serpent hérissa ses écailles, secoua son long corps avec rage, en poussant des sifflements aigus et terribles qui, se répercutant dans toute la vallée, glacèrent d'effroi les paysans occupés dans les champs.

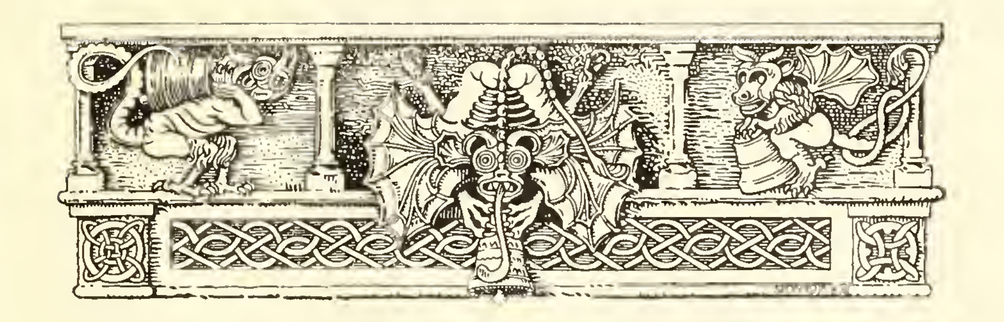
Le Kwakua aperçut tout à coup le tonneau dans lequel Prosper se trouvait moins à son aise que sur un champ de batailles. Il s'y précipita avec fureur, se transperça la tête sur les pointes de fer, tandis qu'un sang noir et visqueux coulait à flot de ses blessures ; puis, revenant à la charge en poussant des hurlements de douleur, il battit le tonneau des flancs et de la queue, sans réussir à le renverser. Enfin, épuisé, déchiré et pantelant, le dragon ailé se roula sur le sol, dans des convulsions horribles, poussa un dernier rugissement, et ne bougea plus ; il était mort.

Ce que voyant par le trou de son tonneau, Prosper sortit de son refuge, abattit la tête du monstre du tranchant de son épée, et chargé de ce glorieux trophée, rentra triomphant au village pour annoncer sa victoire et la fin du Kwakua.

Ce fut, chez les habitants, un immense cri de joie, et le soldat de Barberousse fut longtemps considéré, dans la vallée, comme un héros et un sauveur.

Quant au diamant, on assure qu'il fut vendu plus tard à un comte de Savoie, et que, sous le nom de « Régent », il a orné longtemps la couronne des rois de France.





VI

LE SABBAT[1]

Il y avait, dans un petit hameau de la commune d'Hérémence, une femme mariée qui abandonnait mystérieusement la maison, tous les samedis, sans que nul ne pût s'expliquer la cause de ces disparitions subites et périodiques.

Las de n'avoir jamais pu surprendre le départ de sa femme, le mari, un nommé Gourdin, qui voulait en avoir le cœur net, lui demanda un jour comment il se faisait que tous les samedis soirs elle désertait le domicile conjugal sans avertir personne.

Pour toute réponse, la paysanne invita son époux à la suivre, lui promettant qu'il n'aurait pas à s'en repentir.

Le samedi suivant, au soir, les deux époux se rendirent ensemble devant la grande cheminée de la cuisine où se trouvaient deux gros

[1] La croyance au sabbat est une efflorescence du moyen âge. On le représentait alors sous l'aspect d'une grande assemblée nocturne, où les sorciers et magiciens se réunissaient sous la présidence de Satan, pour accomplir des conjurations criminelles et se livrer aux actes les plus immondes.

Les lois du moyen âge décrétèrent contre ceux qui étaient soupçonnés ou qui s'accusaient de se rendre au sabbat, la peine de mort précédée des plus horribles tortures.

Presque chaque vallée, en Valais, a sa légende du sabbat, toujours la même, quant au fond, mais très différente dans les détails que la tradition a variés à plaisir.

Le sabbat de la vallée de Salvan est, de tous les sabbats valaisans, celui qui se rapproche le plus de celui du val d'Hérens que je vais vous raconter.

La légende transcrite ici dans sa forme ingénue, est telle que je l'ai recueillie de la bouche d'Antoine-Marie Seppey d'Hérémence. *(S.)*

boucs noirs. L'homme et la femme montèrent en croupe, et, en un clin d'œil, furent emportés par la cheminée.

Peu après ils se trouvaient dans une salle magnifique, si somptueusement ornée, que tout y était de velours et d'or. Une table y était servie, chargée des mets les plus tentants : le vin pétillait dans des amphores de cristal et des gobelets d'argent sertis de pierres précieuses. Un parfum étourdissant enivrait plus encore les convives que les fumées des nectars capiteux qui leur étaient servis à profusion.

Après le banquet, qui fut extrêmement joyeux, chaque invité devait se présenter devant le maître de céans, un grand seigneur à figure étrange, où de grands yeux noirs et obliques brillaient comme des charbons ardents, tandis que ses lèvres de feu avaient un sourire diabolique. Il était tout de soie rouge vêtu, portait le pourpoint, le haut-de-chausses, et la toque de quelque prince fantastique, et ses pieds fourchus se dissimulaient sous des cothurnes cramoisis. C'était messire Satan, en personne.

Entre l'amphytrion et ses hôtes, un rapide colloque avait lieu, dans lequel le premier s'enquérait auprès des derniers des prouesses de sorcellerie qu'ils avaient accomplies.

Quand le tour de Gourdin fut venu, sa femme le présenta à son maître comme un néophyte qui ferait désormais partie de la secrète assemblée. Belzébuth eut un rictus sinistre, qui lui fendit la bouche jusqu'aux oreilles, tant sa joie était grande.

— Alors, dit-il au nouveau venu, je vais inscrire dans mon Grand Livre vos noms et qualités que veuillez décliner.

Le pauvre Gourdin, qui commençait à avoir la chair de poule et à se méfier de tout ce qu'il voyait autour de lui, répondit qu'il savait écrire et désirait s'inscrire lui-même dans le livre des membres de la secte.

Satan eut un geste furtif de mécontentement.

— Qu'à cela ne tienne ! répondit-il néanmoins, feignant l'indifférence, mais je dois vous faire observer, mon brave homme, que vous êtes le premier de mes disciples qui ose rompre avec la coutume. Tenez ! voici la plume, écrivez !

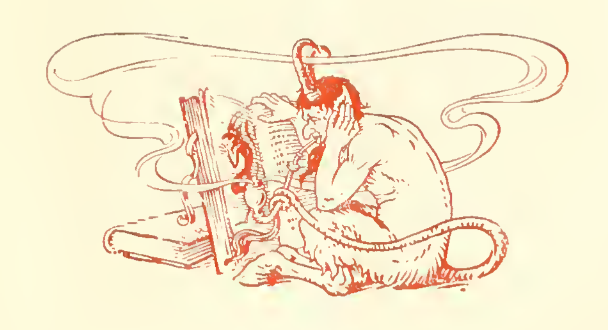
Gourdin, tremblant, prit la plume qui lui était présentée, mais il

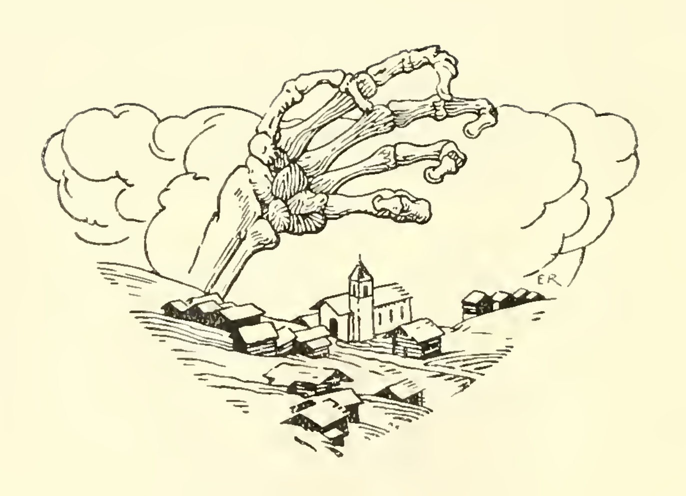
l'avait à peine entre les doigts qu'il se sentit brûler jusqu'aux os. Il eut cependant la force de tracer sur le livre une grande croix qui remplissait toute la page, puis il s'évanouit au milieu d'un fracas épouvantable.

Quand il revint à lui, il se trouvait sur une colline, à quelque distance du village. L'air était pur et embaumé, le ciel d'un bleu superbe, la campagne était baignée de soleil et de rosée, un gai carillon se faisait entendre dans le vieux clocher de son village. C'était le matin d'un beau dimanche.

Gourdin, encore étourdi, se remémora les péripéties de la terrible soirée qu'il venait de passer. Il rentra chez lui la tête basse et le cœur brisé.

En revoyant sa femme qui le reçut avec d'amers reproches, il conçut un tel chagrin qu'il en mourut le jour même.




ER



VII

LA PROCESSION DES TRÉPASSÉS

Après la grande peste qui désola le Valais en l'an de grâce 1349, on vit de toutes parts s'élever de petites chapelles dédiées à St-Sébastien ou à St-Barthélemy, des Calvaires et des Chemins de croix, où les fidèles allaient prier pour les âmes des pestiférés emportés dans l'autre monde avant d'avoir pu recevoir les secours de l'Eglise.

On vit même des victimes du fléau revenir sur la terre pour expier leurs péchés. La procession des Trépassés est une des croyances populaires les plus répandues et les plus tenaces dans certaines parties du Valais.

Voici ce qu'on raconte au sujet de la peste à Hérémence, où elle sévit avec une intensité toute particulière.

Il y avait eu marché en la cité de Sion. Un brave homme d'Hérémence, qui exerçait la profession de marchand, revenait de la ville avec son mulet, lorsqu'une femme paraissant exténuée le rejoignit sur la route. Son visage respirait la tristesse et ses hardes la misère. En homme charitable, le marchand la fit monter à mulet, et, chemin faisant, ils se mirent à causer de choses et d'autres.

— J'ai fait aujourd'hui emplette, dit le marchand, de riches coiffes de soie pour les belles filles d'Hérémence qui sont devenues si vaniteuses que rien n'est assez beau pour elles.

La femme hocha la tête et ne répondit rien. Au bout d'un certain temps, l'homme s'aperçut que son mulet était baigné de sueur, comme s'il portait un lourd fardeau. Il en fit la remarque à sa compagne qui lui dit :

— Ne t'inquiète pas de cela, un mulet se remplace, mais pas la vie d'un homme. Ecoute-moi. Dieu a résolu de punir les graves fautes qui se commettent depuis trop longtemps dans ton village, surtout la vanité excessive qui pousse la jeunesse vers le luxe des habits et les divertissements défendus. Mais parce que tu as usé de bonté à mon égard, tu seras épargné, ainsi que ta famille.

En arrivant au village, la femme descendit de mulet, et remercia le marchand en lui disant :

— Je ne suis plus de ce monde, mais nous nous reverrons bientôt.

De retour à la maison, le mulet périt de fatigue devant la porte de l'étable.

Le lendemain était un dimanche. Le soleil s'était levé radieux, tout faisait présager une superbe journée de printemps. Les cloches carillonnèrent, annonçant aux fidèles l'ouverture de l'office divin. La foule bariolée des paysannes se pressait vers l'église et s'engouffrait sous le porche. Toutes paraissaient plus occupées de toilette que de prières.

A la sortie de la messe, on vit sur la place de l'église une femme d'un étrange aspect, tenant à la main une petite verge. Tous ceux qui passaient près d'elle étaient touchés de la baguette fatale, et tombaient raides morts. La place ne fut bientôt plus qu'un amoncellement de cadavres.

Le marchand, reconnaissant la femme qu'il avait amenée la veille sur son mulet, s'approcha d'elle et lui dit :

— Mais, au nom de Dieu, c'est assez ! Arrêtez !

— Eh bien ! au nom de Dieu, je m'arrêterai, répondit-elle ; puis elle disparut.

Cette journée qui s'annonçait si belle et si gaie, fut pour la population d'Hérémence, un jour de deuil et de lamentations.

Les chroniques du temps racontent que huit cents personnes, dans cette seule commune, furent victimes du terrible fléau.

Il arrivait que des groupes de jeunes filles réunies pour causer entre elles, tombaient subitement, comme foudroyées.


ER

Pour empêcher la contagion, le curé fit dresser un autel hors du village, afin d'y célébrer les saints mystères ; mais cette précaution fut inutile, il périt lui-même de la peste.

On raconte aussi qu'on voyait un enfant en bas-âge et que nul ne connaissait, portant une petite sonnette cousue à sa robe, selon l'usage de l'époque, et courant dans les ruelles du village.

Le cimetière était si rempli de tombes que le marguillier proposa, n'ayant plus de place disponible, d'enlever la dalle qui se trouvait devant la porte principale de l'église, pour y creuser une nouvelle fosse ; et ce fut le pauvre marguillier qui l'occupa.

Dès ce jour, la peste cessa, mais le village était désert. Des étrangers, venus dit-on de la Bourgogne, vinrent s'établir à Hérémence et rendirent à la culture les terres abandonnées. On les disait très laborieux, et l'on assure que des ouvrages exécutés par eux subsistent encore de nos jours.

La peste sévit d'ailleurs, avec non moins d'intensité, dans d'autres parties du Valais.

Le « Bulletin » de la paroisse de Venthône raconte à ce sujet le curieux épisode qu'on va lire.

Au château d'Anchet, dans la noble contrée de Sierre, habitait la dame de Platéa, une des plus illustres châtelaines de son temps.

Deux croque-morts avaient été requis pour mettre la noble dame en bière. Les doigts de la riche défunte étaient couverts de bijoux de grande valeur qui tentèrent la cupidité d'un des deux serviteurs. La dame de Platéa fut déposée dans le caveau de famille, au cimetière de St-Maurice de Laque, sa paroisse.

La nuit suivante, le croque-mort en question se rendit au caveau, souleva la dalle qui recouvrait le corps de la défunte et lui enleva tous les anneaux qu'elle portait, sauf un, qu'il ne put arracher, ne réussissant, malgré tous ses efforts, qu'à briser le doigt qui se teignit de sang.

Soudain, le corps de la patricienne se releva de tout son long et le voleur épouvanté prit la fuite.

La dame de Platéa reprit tranquillement le chemin de son château où elle arriva au milieu de la nuit, à la grande terreur des serviteurs que le heurtoir avait appelés à la porte.

La châtelaine n'avait été qu'en léthargie, et elle vécut encore plusieurs années.

C'est à la suite de la grande peste qu'eurent lieu ces processions des Trépassés dont la tradition s'est emparée et dont elle a perpétué le souvenir jusqu'à nos jours.

On raconte à ce sujet qu'un paysan du Val des Dix rentrant chez lui tard dans la nuit, vit tout à coup passer une procession sans fin d'hommes et de femmes vêtus de l'habit blanc des pénitents.

S'étant, par politesse, mis en dehors du chemin, il demanda à l'un des assistants quelle était cette procession.

« Toute cette grande procession que vous voyez défiler, lui fut-il répondu, est composée de ceux qui sont morts pendant la grande peste. Tandis que nous sommes ici, les premiers, les derniers sont encore à la chapelle de Ste-Marguerite, aux portes de Sion. Nous venons de la chapelle de St-Barthélemy, à Cleuson, et nous allons à celle de St-Barthélemy de Pralong, implorer l'intercession du saint apôtre que nous avons pris pour patron. »

Il arriva un jour à cette procession une curieuse aventure.

En longeant la colline des Mayens de Sion, qui sépare le vallon de Nendaz du val d'Hérens, le funèbre cortège fut arrêté près du village de Salins, par la clôture d'un chalet dont une partie empiétait sur le chemin parcouru par la procession.

Aussitôt un des pénitents alla frapper à la porte du chalet, habité par un homme malade et sa femme, robuste et courageuse, qui alla répondre au nocturne visiteur.

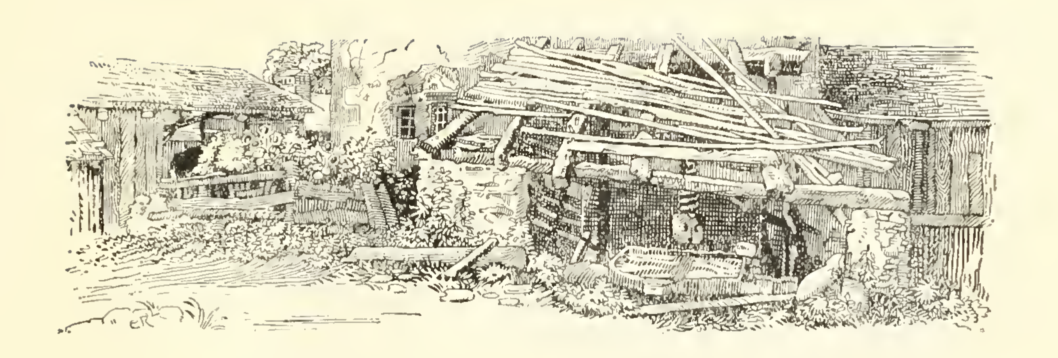
— Que désirez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Passer notre chemin que vous avez barré ! répondit le pénitent.

Aussitôt la paysanne enleva la palissade et, se jetant à genoux, se mit à prier au bord du chemin, pendant que la procession continuait à défiler, précédée des porteurs de croix et de gonfanons. Minuit sonnait à l'église de Valère.

Au petit jour, le cortège avait passé, et la paysanne qui était restée prosternée jusqu'alors, rentra tranquillement au chalet, où elle trouva son mari debout au milieu de la chambre. Il était complètement guéri.


ER



VIII

LE REVENANT DU CHATEAU DE VAS

Le petit château de Vas, bien délabré aujourd'hui, est situé sur la montagne de Lens, à flanc de coteau, dans un site paisible et solitaire.

Il était, au XVIIIe siècle, la demeure d'un « grand châtelain », mais tout, dans sa construction, indique une origine beaucoup plus ancienne. Ses murs bosselés et recouverts d'une couche de ciment glacé portent des fresques très curieuses, rappelant certaines scènes du temps féodal. On y voit des serfs au labour, sous l'œil du seigneur et de la dame, des cavaliers en pourpoint et chevauchant, un hallebardier montant la garde à la porte du château, une chouette sous un avant-toit et plusieurs dragons, monstres hideux décorant les fenêtres. Ces peintures si frustes et lézardées ne tarderont pas à disparaître si le pinceau d'un artiste ne vient pas à brève échéance chercher à les reconstituer.

Donc avant l'époque où le grand châtelain Lamon était possesseur de cet ancien fief, qui dut être, selon toute probabilité, une seigneurie d'Anniviers, ce castel rustique était, vers la fin du XIIe siècle, une résidence d'été du chevalier de Morestel, co-seigneur de Granges et vidome de Bagnes, mort en 1334. La famille s'éteignit quelques années plus tard, et le château fut mis en vente pour payer les dettes de son dernier rejeton, Perrod de Morestel, mort en 1366.

Il fut acheté par un étranger taciturne et sombre que l'on trouva un jour pendu au milieu de la grande chambre. Le château fut remis en vente par les héritiers.

Deux acheteurs se trouvaient en présence. Le premier était un homme d'une réputation détestable, dont la chronique ne nous a pas conservé le nom, mais qui passait pour un mécréant. A force d'argent et d'intrigues, il parvint à évincer son concurrent Bocquillard, et prit immédiatement possession de sa nouvelle demeure.

Mal lui en prit, car dès la première nuit qu'il passa dans le château, il dut se convaincre qu'il était hanté par de mauvais esprits qui lui en rendraient le séjour impossible.

En effet, il était à peine couché et sa lampe éteinte, qu'il voyait, à la faveur de la lune, un spectre se balancer au plafond, suspendu à un crochet de fer. Puis, faisant un effort pour chasser cette horrible vision, il se tournait contre la ruelle, emmitouflé dans ses couvertures. Mais à peine commençait-il à sommeiller, que sa chambre était envahie par un hallebardier qui le piquait de la pointe de son arme, par des chevaliers chevauchant autour de son lit, par les cris lugubres d'une chouette postée sur la fenêtre et de longs et terrifiants dragons qui sortaient du mur pour venir dresser leurs têtes affreuses près du lit.

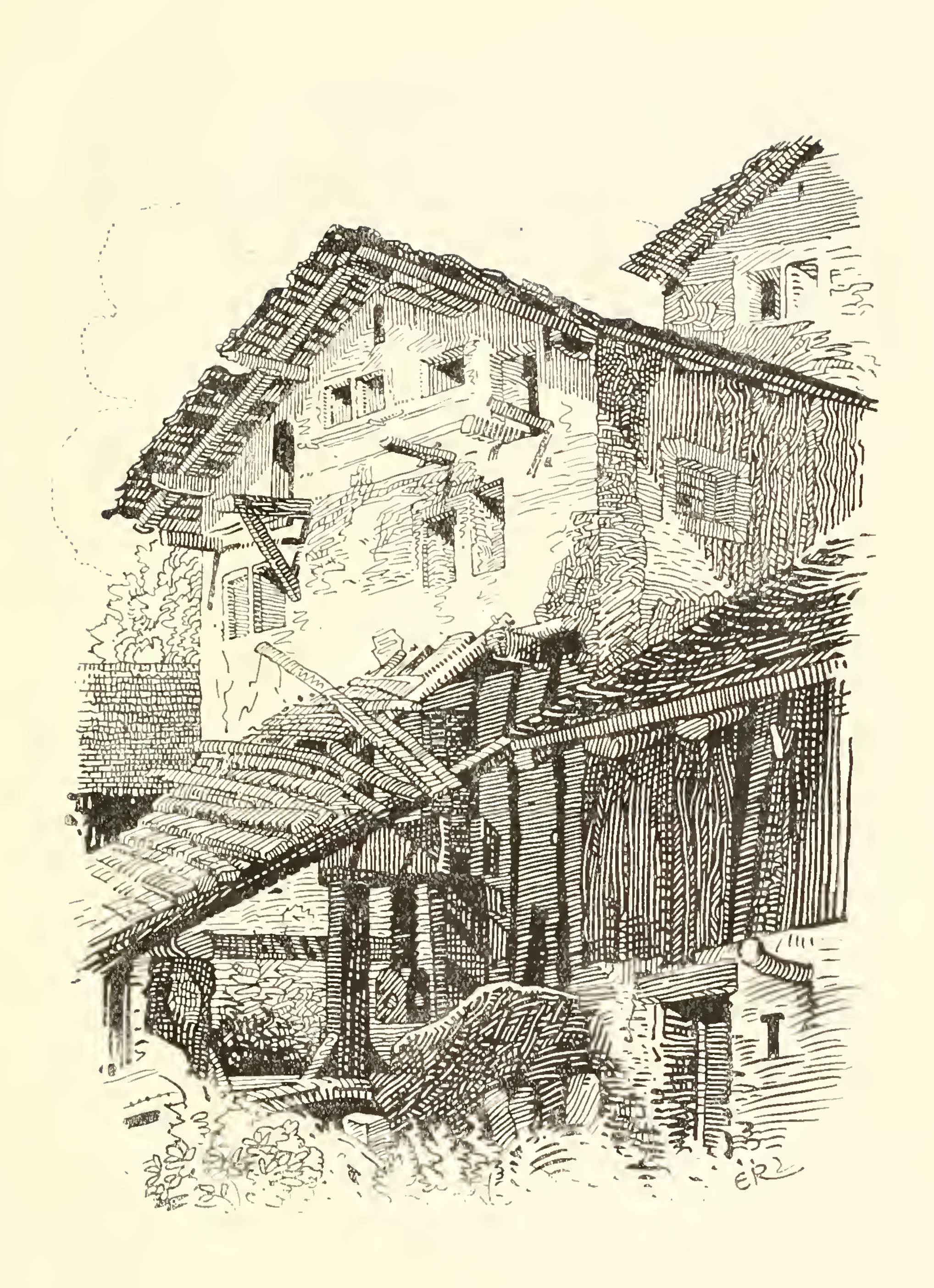
La seconde nuit fut plus mauvaise encore : des rats d'une grosseur effrayante rampaient le long des boiseries, un ménestrel jouait de sa viole sur un escabeau, scandant les gestes du pendu qui continuait à se balancer, hideux, au milieu de la chambre. Et les nuits se succédaient dans cette infernale comédie. Le bonhomme en séchait et n'osait rien dire.

C'en était trop, et comme le nouveau châtelain n'avait aucune foi dans les exorcismes, il se décida, de guerre lasse, à abandonner son château. Dans ce but, il proposa à son concurrent de lui revendre le castel à bas prix, prétextant son intention de quitter le pays pour aller guerroyer sous les étendards du Comte Vert.

Le marché fut conclu, bien que le nouvel acheteur flairât quelque piège de la part du rusé propriétaire. Et quelques jours plus tard, Bocquillard prenait possession du château.

Bocquillard était un brave homme, laborieux, juste, et d'une piété à toute épreuve ; la conscience tranquille, il vivait, partant, très heureux.

Toutefois, la première nuit qu'il passa au château, dans la grande chambre, fut très mauvaise. Le spectre du pendu, comme auparavant,



apparut dès l'extinction du feu, et se balança à son crochet, tandis que le sabbat recommençait de plus belle.

Bocquillard alluma sa lampe et se mit à réciter son rosaire. Tout disparut incontinent, et le nouveau châtelain passa toute la nuit en prières.

Le lendemain, pensant avoir enfin chassé les mauvais esprits, Bocquillard se coucha sans aucune crainte. Mais il n'avait pas éteint sa lumière que le spectre reparut avec son cortège de dragons, de chouettes, de chevaliers et de hallebardiers dansants. Le pauvre homme ralluma son crésus, reprit son rosaire et recommença prières et litanies. Tout s'évanouit aussitôt comme un jet de vapeur. Cette situation intenable exigeait d'avoir recours aux moyens suprêmes. Bocquillard résolut donc d'aller confier son cas au Prieur de Lens, et de lui demander de venir conjurer les mauvais esprits.

Mais un certain amour-propre le retint, et, avant de tenter cette ultime démarche, il songea à user d'un stratagème peu banal, mais qui, grâce à du courage et à du sang-froid, devait le délivrer de l'empire du démon.

Quand la troisième nuit arriva, Bocquillard suspendit sa lampe à un clou voisin du crochet où le revenant venait se suspendre. Il monta sur un escabeau, attacha au crochet une corde qu'il se passa autour du cou, prit l'attitude d'un pendu, souffla sur sa lampe et attendit bravement l'arrivée du spectre. Celui-ci apparut bientôt sur le seuil de la chambre, mais, voyant sa place occupée, il ne douta pas que ce ne fût lui-même qui était là, et s'écria d'une voix gutturale : « Ah ! j'y suis déjà ! », puis il disparut en poussant un grognement.

Dès ce jour, le revenant ne revint plus jamais, et le brave Bocquillard put jouir en toute paix de la juste possession de son château.



IX

LE COCHA

Légende évolénarde

Le Cocha[1] est une âme condamnée en expiation de toutes ses fautes, à laver du linge dans les torrents de la montagne. On l'entend plus particulièrement au torrent de Pétérey, près d'Evolène, et il n'est pas rare d'ouïr, aujourd'hui encore, de bonnes gens à la foi robuste, déclarer avoir entendu maintes fois, le soir ou le matin, le bruit du linge mouillé du Cocha, frappant sur le battoir — en l'occurence un bloc de pierre, plat ou arrondi, placé au bord du torrent.

Si un faneur matinal ou attardé, avant le lever ou après le coucher du soleil, se trouve à proximité du Cocha, le damné l'interpelle et, d'une voix suppliante, lui demande d'appuyer sa fourche ou un instrument quelconque sur le linge, au moment où il frappe sur le battoir, et de le presser assez fortement pour que, en le retirant, le tissu se déchire. Telle est la condition requise pour que le malheureux pénitent soit délivré de ses peines.

Mais si par malheur l'instrument glisse, ou que la pression soit trop faible pour qu'en le retirant le linge ne soit pas déchiré, le Cocha

[1] D'où vient ce nom local qui sert à désigner l'esprit d'un mort revenu sur la terre ? Nous en avons vainement cherché l'étymologie, et la science patoisante ne nous fournit aucun indice sur l'origine de ce vocable.


ER

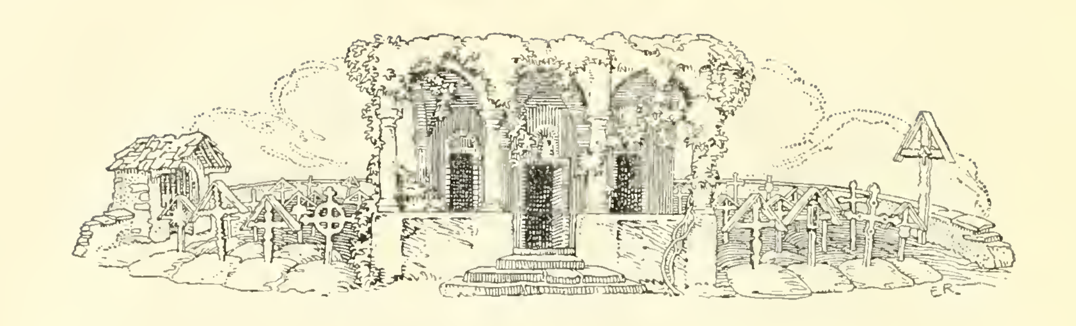
reste dans la damnation, et l'infortuné qui n'a pas réussi à le délivrer est menacé d'être hâché aussi menu que l'herbe qu'il vient de faucher.

On raconte à Evolène qu'un jour un Cocha fut délivré par un faucheur, qui sut si fortement retenir le linge sale du damné avec sa fourche, qu'il en fit plusieurs lambeaux. L'âme du défunt apparut la même nuit au charitable paysan et lui dit :

« Grâce à toi, je suis sauvée, et je jouis maintenant du bonheur éternel ; je suis venue pour te remercier, en t'annonçant que, pour ta récompense, tu seras béni de Dieu dans ta famille, jusqu'à la quatrième génération. »

Les événements qui suivirent se chargèrent de confirmer en tous points la prédiction du Cocha : les quatre générations de la famille du paysan fournirent huit religieux à l'Eglise et autant de tabellions à la magistrature, ce qui représentait alors à la campagne, le summum de la gloire terrestre.





X

LE MAYEN DE STI-MARI

Conte nendard

Vers l'an 800, Charlemagne, roi des Francs et empereur d'Occident, régnait sur le Valais. Il avait favorisé, dans la vallée du Rhône, la religion, l'instruction et l'agriculture. L'abbaye de St-Maurice d'Agaune et l'Hospice du Mont-Jou étaient surtout l'objet de sa protection toute spéciale.

Un de ses soldats, qui l'avait suivi en Italie lors de son expédition contre les Longobards, revint en Valais après le sacre de Charlemagne, à Milan, comme roi des Lombards. Il s'appelait Mari, appartenait à la race gauloise, et, comme le pays lui plaisait, il résolut de se fixer dans un vallon solitaire avoisinant la grande vallée rhodanique. Il s'en fut au val de Nendaz, choisit sur les coteaux qui dominent le hameau de Clèbes un lieu désert qu'il voulait défricher et mettre en culture. Il s'y construisit une hutte de bois et se mit bravement à l'œuvre.

Au bout d'une année d'un labeur acharné, le colon avait réussi à créer autour de son habitation un jardin potager et un champ de blé qui assureraient sa subsistance avec le produit de sa chasse, dans une contrée boisée et giboyeuse.

Il y amena un jour une compagne, une femme sarrasine qu'il avait rencontrée pleurant au coin d'un bois. Elle lui raconta que, fille unique d'un chef guerrier tué sous les murs de Sion par les soldats de Charlemagne, elle était seule au monde et ne savait où aller. Mari lui

offrit de la prendre sous son toit, ce qu'elle accepta avec joie, et dès ce jour, elle partagea le logis et le labeur de son nouveau maître. Elle était jeune, forte, avait le teint basané et les yeux d'un noir de jais. Son nom était Sti, diminutif sans doute d'un nom arabe. Les deux étrangers se marièrent.

Quelques années plus tard, le mayen qui fut appelé Sti-Mari, nom qu'il porte encore aujourd'hui, s'était agrandi de plusieurs champs et prés ; à côté du chalet primitif s'éleva une autre construction en bois, où logeaient quelques têtes de bétail achetées aux paysans de Clèbes.

Deux gros garçons étaient venus égayer le ménage où tout marchait à souhait.

Mais les gens de Nendaz voyaient d'un mauvais œil ces étrangers s'installer chez eux et se tailler un petit domaine dans des terres qui ne leur appartenaient pas.

Ils allèrent porter leurs doléances devant l'évêque de Sion qui envoya deux chanoines pour faire des remontrances aux intrus et les engager à quitter le pays.

Le soldat-laboureur ne s'émut point de cette visite ; il répondit aux deux dignitaires ecclésiastiques que, soldat de Charlemagne, il était là par la volonté du monarque, et chargé de travailler les terres incultes encore nombreuses dans son vaste empire ; qu'il avait trouvé, à son arrivée, ces lieux couverts de ronces et de mauvaises herbes, et qu'il entendait continuer en paix la mission de son souverain, seigneur et maître.

Les deux chanoines n'insistèrent plus. Le nom de Charlemagne leur en imposait plus que les doléances des Nendards et, dès ce jour, les colons ne furent plus inquiétés.

Mari mourut à un âge avancé, sa fidèle compagne le suivit peu après dans la tombe ; leurs douze enfants continuèrent à agrandir le mayen qui devint avec le temps une colonie prospère, habitée par plusieurs familles alliées, qui y vivaient patriarcalement. Les générations s'y suivirent à travers les siècles, attachées au patrimoine des ancêtres, dont la tradition leur avait appris l'origine.

Au milieu du XIVe siècle, la peste éclata en Valais, décimant les populations de la plaine et de la montagne. Nendaz et les hameaux d'alentour furent ravagés par le fléau ; les morts étaient si nombreux, et

leurs corps, couverts de boutons noirs dont quelques-uns avaient la grosseur d'un œuf, étaient si repoussants, qu'ils restaient souvent sans sépulture pendant plusieurs jours, exposés aux ardeurs du soleil, et répandant autour d'eux la pestilence, la contagion et la mort.

Cette triste époque vit naître la pitoyable secte des Flagellants qui, pour faire pénitence et conjurer le courroux du ciel, couraient nus, d'un lieu à l'autre, se frappant avec violence le haut du corps avec des verges, jusqu'à ce que le sang ruisselât sur leur dos.

Les terres furent longtemps abandonnées faute de bras. Ceux qui avaient échappé à la Mort-Noire prirent librement possession des lopins délaissés, et le mayen de Sti-Mari s'agrandit à un tel point qu'il arriva jusqu'aux confins des villages de Veysonnaz et de Clèbes, si bien que les paysans des environs disaient : « Mari a to », ce qui signifie : Mari a tout, c'est-à-dire possède presque tout le territoire.

Le nom resta, et, par corruption devint Mariéthod, ou Mariéthoud, nom d'une très ancienne famille de Nendaz, dont un membre, plus qu'octogénaire, a raconté cette très curieuse histoire.





XI

LA SORCIÈRE D'EN PRAUX

En 1352 Vouvry était une seigneurie de Savoie possédée par Nicod Tavelli, chevalier, seigneur de Chamossin.

Le Comte Amédée IV accorda aux Tavelli un droit de fourches, à Vouvry. Ces fourches patibulaires, qui consacraient le droit de haute et basse justice du seigneur, se trouvaient dans une île dite *En Praux*.

On y vit passer tour à tour, pour y être pendus et exposés à la voracité des oiseaux de proie, de pauvres hères, hommes ou femmes, accusés de sorcellerie. Il fallait souvent bien peu de chose pour cela : un geste, un soupçon, une calomnie, et le malheureux mis à la question, était, ensuite d'un jugement sommaire, conduit à la potence, pour y être pendu en expiation d'un crime qu'il n'avait pas commis. L'ignorance, et sa sœur la superstition, sont les seules circonstances atténuantes que l'on peut invoquer en faveur des juges barbares de ces temps moyen-âgeux.

Ces mœurs si peu chrétiennes furent d'ailleurs encore longtemps en usage dans tous les pays féodaux. Ainsi le code criminel de l'Empereur Charles V, vulgairement appelé *La Caroline*, édicté en 1530, statuait à l'article CIX que : « Celui qui causera du dommage à quelqu'un par sortilège, sera puni de mort. » — On entendait par sortilège un *maléfice* (maléfice) « qui se fait par des superstitions et enchantements. »

Il y avait dans la seigneurie de Chamossin un serf affranchi du nom de Tanneguy. C'était un jeune homme intelligent, robuste et courageux. Il était fier d'être libre, de se sentir maître de son travail et de son sort. Il vivait de la chasse et de la pêche. Nul ne savait, comme lui, prendre un lièvre au gîte ou un silure dans son gord. Il était en cela très jalousé par un seigneur d'Allinges, aussi mauvais chasseur que bel enjôleur, et qui rentrait presque toujours bredouille de ses parties cynégétiques.

Il y en eut assez pour faire courir sur le compte de Tanneguy toutes sortes de soupçons malveillants, qui l'accusaient d'avoir ensorcelé le gibier et le poisson de tout le pays. Mais, comme on n'osait pas s'en prendre directement à lui, à cause de sa force et de son adresse, on résolut de faire arrêter sa mère, comme sorcière.

La mère de Tanneguy, surnommée *la Mauguette,* était une brave sexagénaire, vivant du fruit de son travail et de celui de son fils cadet qui demeurait avec elle. Elle sortait peu et passait pour lier commerce avec le démon.

Un jour que Tanneguy était parti pour les forêts d'alentour, on arrêta la pauvre veuve sur l'ordre du seigneur Tavelli, et, après un interrogatoire sommaire, on la condamna à mourir par le feu ou par la corde. On choisit finalement le gibet, où la malheureuse fut conduite sur le champ.

Le cortège des bourreaux et des curieux formé sur la place du bourg escorta *la Mauguette,* dont les lamentations remplissaient l'air et réveillaient les échos des rochers et des bois.

« Malheur à toi, seigneur Tavelli ! » s'écriait-elle. « Le châtiment frappera ta famille ! Tu seras maudit dans ta postérité ! Mon fils me vengera ! »

On arrivait En Praux, devant l'horrible potence, dressant ses bois squelettiques au-dessus des marais puants.

On avait passé la corde au cou de la condamnée et on allait la hisser sur les bois de justice quand on vit planer, au-dessus des fourches, une perdrix blanche dont une aile était traversée d'une flèche. Après avoir tournoyé trois fois, l'oiseau disparut au lointain.

Un instant après, un gros lièvre roux, ayant le col percé d'une flèche, vint s'abattre au pied de la potence. Enfin, une meute rugissante

de lévriers déboucha de la forêt voisine et arriva, haletante, devant les bourreaux épouvantés.

« Tanneguy ! s'écriérent ces derniers. Fuyons ! »

Et tout le monde s'enfuit, laissant *la Mauguette* seule, évanouie au pied de la potence.

Le jour touchait à son déclin. La condamnée revint à elle, ouvrit les yeux et vit devant elle son fils qui, mis au courant par un ami de ce qui venait de se passer, volait au secours de sa mère. Il la délia, et, dans une rage folle, abattit les bois de justice et alla les jeter dans l'étang voisin. Puis, comme la nuit était venue, il rentra discrètement chez lui, enleva ses hardes et ses instruments de travail, et, accompagné de sa mère, partit, à la faveur des ténèbres, pour une terre plus hospitalière.

Le seigneur Tavelli apprit avec une violente colère la destruction des fourches patibulaires d'En Praux, et jura de punir tôt ou tard cet orgueilleux affranchi qui osait ainsi narguer son seigneur.

Tanneguy et sa mère n'allèrent pas bien loin. Ils se réfugièrent au prieuré de Vionnaz, y louèrent leurs services à des paysans et y vécurent paisiblement.

Un jour qu'il était à la chasse dans les bois qui s'étendaient entre Vionnaz et Vouvry, Tanneguy rencontra le seigneur d'Allinges qui l'apostropha grossièrement :

— Rustre ! ôte-toi de mon chemin, sinon je te fais dévorer par mes chiens !

— Tout doux, petit damoiseau, répliqua fièrement le paysan ; le chemin est à tout le monde et j'entends y passer aussi librement que vous ! Quant à vos chiens, ils peuvent se mesurer avec les miens et, si vous y tenez, je suis prêt à me mesurer avec vous !

Le hobereau devint cramoisi. La rage le suffoquant, il lança ses dogues contre l'audacieux chasseur, qui, à son tour, lâcha ses lévriers. La lutte ne fut pas longue, les chiens du hautain seigneur furent mis en lambeaux.

— Et maintenant, si vous le voulez, à nous deux, très noble et puissant chevalier !

D'Allinges allait décocher une flèche à bout portant à son adversaire, mais prompt comme l'éclair, Tanneguy lui arracha son arc, le

brisa comme un jouet, et se postant droit et superbe devant le gentil homme, il lui dit, sur un ton dédaigneux :

— Je pourrais faire de vous ce que je viens de faire de votre arbalète ; mais, sous mon sarreau de laine bat un cœur plus noble que celui qui vacille sous votre pourpoint de soie ; je suis chrétien, et c'est là mon plus beau titre de noblesse, le seul que je reconnaisse à tout homme qui le possède. Je vous laisse donc la vie sauve, car il ne tiendrait qu'à moi de vous « faire passer le goût du pain »; ma foi m'en fait défense et je vous laisse rentrer sain et sauf dans votre terre. Je sais que vous chercherez à vous venger de ma générosité qui vous humilie, car nous jouons ici des rôles intervertis, vous me comprenez. Mais sachez qu'en toute occurence, vous me trouverez résolu à défendre mes droits jusqu'à la mort, et que je ne connaîtrai qu'un seul arbitre en toute cause : Dieu !

D'Allinges, honteux et confus, ne répondit rien ; ses lèvres frémissaient de rage et d'indignation, mais que pouvait-il faire devant un homme qui le dominait par la force du corps, et, il devait se l'avouer, par celle de l'âme. Il baissa la tête et reprit le chemin de son château, le cœur battant et la tête en feu, se demandant s'il avait été le jouet d'une hallucination.

Pendant quelque temps, on n'entendit plus parler de Tanneguy. Il était, disait-on, entré au service du sire de Colombey, en qualité d'intendant. Sa mère continuait à habiter le prieuré de Vionnaz, où elle vivait tranquille et retirée, dans une maisonnette que son fils lui avait construite, et où il venait chaque soir prendre son repos et apporter à sa mère le fruit de son labeur.

En ce temps-là, Guichard Tavelli, proche parent du seigneur de Vouvry, était évêque de Sion. Un jour que le prélat s'était rendu au fief de Chamossin, le chevalier Nicod Tavelli lui raconta l'histoire de la sorcière d'En Praux, et lui parla des malédictions qu'elle avait osé proférer contre les membres de sa famille, réclamant contre elle une prise de corps et une punition exemplaire.

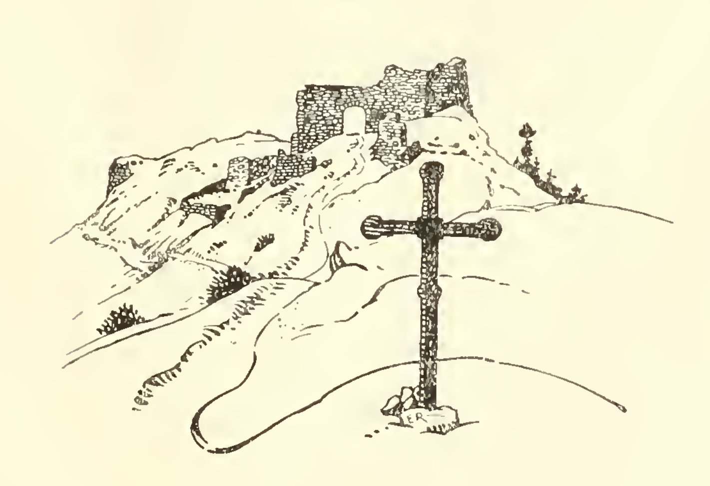
Le prince-évêque, pâle et tremblant, blâma son parent d'avoir, sur de simples soupçons, laissé traîner la soi-disant sorcière à la potence, et se réjouit de la délivrance de la pauvre femme, ajoutant : « Je ne sais pourquoi, mais il me semble qu'un tel acte est grandement déplorable, et que nous aurons un jour à l'expier chèrement ! »

La visite du prélat fut assombrie par cet incident. En butte aux attaques incessantes de la noblesse et de son chapitre, l'évêque avait l'humeur sombre. Un fantôme venait se joindre à tous ses ennemis : c'était la sorcière d'En Praux, dont les malédictions lui étaient plus pénibles que la haine injuste de ses sujets rebelles.

Les craintes fatidiques du prince-évêque ne devaient pas tarder à se justifier.

Le 8 août 1375, pendant que le prélat et son chapelain récitaient ensemble les heures canoniales, en se promenant dans un jardin du château de la Soie, longeant les créneaux des remparts, des soudards à la solde d'Antoine de La Tour, chef des nobles révoltés, pénétrèrent dans le fort, se jetèrent sur l'évêque et le précipitèrent, avec son vicaire, du haut des rochers à pic, au pied desquels les deux religieux trouvèrent la mort.

La malédiction de la sorcière d'En Praux avait atteint le plus illustre des membres de cette famille genevoise, que les hasards du destin avaient amené sur le trône épiscopal de Sion.







XII

LE MARGUILLIER DE LENS

Autrefois, à Lens, à part la sonnerie des cloches pour les circonstances ordinaires : messes, vêpres, enterrements, etc., l'office du marguillier comportait aussi la sonnerie de la grosse cloche, la *Barba Joyousa* (Barbe joyeuse), — probablement en souvenir de Barbe de Platéa, qui fut en son temps marraine d'une foule de cloches — pour conjurer l'orage et préserver les récoltes de la grêle.

Au XVe siècle, la famille Bonivini avait fourni toute une dynastie de marguilliers-sonneurs. Leur longue expérience leur faisait pressentir les orages et presque jamais, grâce à leur fidélité au poste, ils n'avaient laissé abîmer les récoltes ; aux premières gouttes chaudes, aux premiers grêlons, ils étaient là pour sonner le bourdon, et l'orage se dissipait aussitôt.

Par un beau jour d'été, au moment où les blés d'or allaient être moissonnés, le marguillier Bonivini se trouvait au hameau de Chilin, occupé à arroser ses vignes.

Vers deux heures de l'après-midi, il dit à ses compagnons de travail :

— Je vous laisse, il faut que je monte à Lens, un orage se prépare.

Les paysans se mirent à rire :

— Comment ! un orage, par ce temps calme et serein !

— Comme je vous le dis ! riposta sèchement le sonneur ; ne voyez-vous pas ce tout petit nuage cornu au-dessus du Ravuin ? (Rawyl)

Cela ne me dit rien de bon, il y a là un commencement de réunion de sorciers, de ceux de la synagogue, qui vont préparer la grêle pour ravager nos blés. Je vous quitte.

Et notre marguillier s'en fut en hâte, par les *courtes* [1], vers l'église de Lens.

Il était arrivé au *Virèss,* dernier contour du chemin avant d'atteindre le village, quand le ciel s'assombrit tout à coup ; un roulement lointain de tonnerre se fit entendre, tandis qu'un gros nuage noir s'avançait du côté du Ravuin. Plus de doute, c'était un orage de grêle.

Le marguillier appela immédiatement les aides-sonneurs et tous ensemble, ils mirent en branle la *Barba Joyousa.* La cloche s'ébranle et voltige dans la tour sans qu'un seul son en sorte ; le battant reste comme figé au milieu de la cloche, en dépit des formidables secousses qu'on lui imprime. La première rafale de grêle tombe.

— Nous sommes perdus ! s'écrient les sonneurs. Un sorcier retient le battant de la cloche ! Si au moins l'on sonnait la *Liavouina* d'Arbaz et la *Giachetta* de Montana ! (deux cloches qui avaient le même privilège que la *Barba Joyousa* de Lens), mais l'on n'entend rien ! Que faire ?

— Continuez à sonner, dit le marguillier, je vais donner sa place au mauvais esprit qui se cramponne au battant de la cloche.

Et Bonivini lui assigna la forêt du *Tzan* dans les gorges de la Lienne. Puis le brave homme se mit à réciter l'*Angélus.*

Au moment où il prononçait les paroles sacramentelles : « Et le Verbe s'est fait chair », la cloche sonna, et l'on vit sortir par les fenêtres du clocher une espèce d'oiseau ressemblant à un pic-vert, mais beaucoup plus gros. Il se dirigea comme une balle du côté de la *Zour du Tzan* (forêt du champ), et l'orage prit la même direction. La grêle tomba dans les gorges du Ravuin, où elle ne fit aucun mal.

L'automne suivant, le marguillier Bonivini se rendit à la foire de Sion pour y acheter du bétail. Il y rencontra un homme âgé et borgne qui le salua amicalement et l'invita à l'auberge, où il voulait lui offrir un bon dîner.

Le marguillier, étonné, lui dit :

— Mais, je ne vous connais point, je crois que vous vous trompez !

— Pas le moins du monde, moi je vous connais bien, vous êtes le

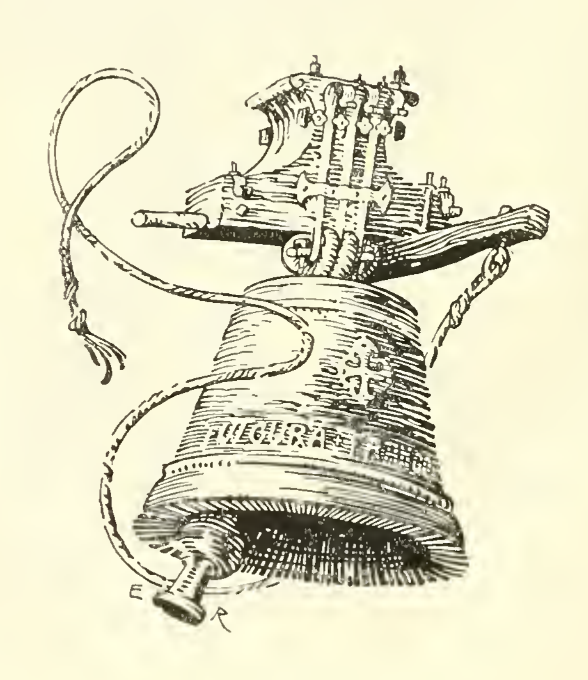
[1] Expression valaisanne signifiant un raccourci.

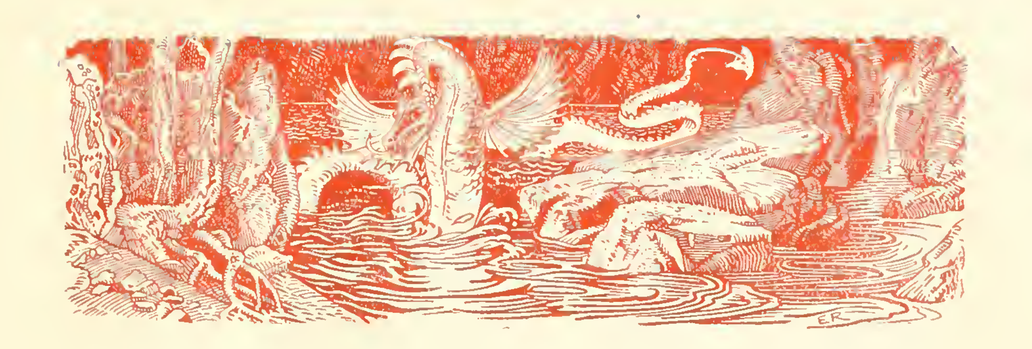

ER

marguillier Bonivini, de Lens, et vous m'avez rendu un jour un fier service, je vous raconterai cela en dînant.

Le marguillier, intrigué, accepta l'invitation.

Pendant qu'ils faisaient honneur à un copieux repas, le *Mounjo* (habitant de la vallée d'Hérens), lui dit : « Te souviens-tu encore que, pendant un orage, l'été dernier, tu ne pouvais faire rendre aucun son à la grosse cloche de Lens ? Eh bien ! c'était moi qui tenais le battant de la cloche, envoyé par la société des sorciers. Au moment où tu priais l'*Angélus,* je fus projeté, suivant ton ordre, à la *Zour du Tzan* et là, j'ai donné de la tête contre une branche sèche d'un *vouargno* (sapin blanc), et me suis crevé un œil. Voilà pourquoi je suis borgne. Et parce que je suis borgne, on m'a exclu de la société des sorciers, dont je désirais ardemment, depuis longtemps, ne plus faire partie, parce qu'il n'y a que du mal à faire ; mais on ne peut plus en sortir une fois entré, à moins d'être infirme. C'est donc à toi que je dois mon salut, et cela, tu l'avoueras, vaut bien un dîner.





XIII

LE SERPENT DE GÉRONDE

Un jeune *bergeret* de Sierre gardait les chèvres sur les collines boisées qui entourent le lac de Géronde. Un jour l'envie le prend d'aller faire brouter son petit troupeau un peu plus loin et d'explorer quelques cavernes qui s'ouvrent dans le flanc de la montagne. Ses chèvres curieuses et vagabondes le suivent et, toutes joyeuses, escaladent avec lui les rochers. Une échancrure profonde parmi les éboulis tente les pas du chevrier. Mais à peine s'est-il quelque peu avancé qu'il croit entendre pleurer. Intrigué, il s'arrête. Des gémissements bientôt entrecoupés de sanglots se font plus forts et plus douloureux. Effrayé, il s'enfuit et c'est de loin seulement qu'il ose rassembler le troupeau au son de sa corne qui, ce jour-là, ne donne que de courts et faibles sons, tant la peur l'essoufle encore !

Arrivé au logis, il raconta à sa mère étonnée de le voir rentrer si tôt, ce qu'il avait entendu. Pressentant quelque chose de mystérieux, elle le rassura et l'engagea à retourner le lendemain au même endroit, l'assurant qu'il ne lui arriverait jamais malheur pourvu qu'il portât sur lui un brin de buis bénit le jour des Rameaux : « Va en toute confiance, mon cher Théodulon, et si tu entends encore pleurer, tu demanderas : « De la part de Dieu, qui êtes-vous et que demandez-vous ? »

Le bergeret obéit et le lendemain, muni de son buis protecteur et des recommandations de sa mère, il arrive à l'entrée de la caverne et y pénètre résolument. Les mêmes pleurs se font entendre, avec plus de force au fur et à mesure que le chevrier avance. Bientôt une belle jeune fille toute éplorée lui apparaît. Vite, Théodulon fait pieusement un signe de croix et d'une voix qu'il s'efforce de rendre forte et assurée il crie :

— De la part de Dieu, qui êtes-vous et que demandez-vous ?

L'inconnue a entendu ; lentement elle lève ses yeux noyés de larmes vers le petit berger et lui dit :

— Tu sauras qui je suis et ce que je désire. Mon histoire est celle d'une jeune fille maudite par son père pour lui avoir désobéi. Depuis des siècles, je pleure ici ma faute sans jamais avoir pu la raconter à personne. Toi, tu la connaîtras, et si tu es courageux, tu me sauveras. Les trésors que je garde seront ta récompense. Mon père s'appelait Riborey ; il possédait toute la partie supérieure du val d'Anniviers où règnent maintenant la neige et la glace. Mais alors, de belles et grasses prairies, des champs fertiles et de giboyeuses forêts recouvraient les montagnes, et la vigne tapissait les murs de notre maison. Mon père, ses nombreux domestiques et moi vécûmes heureux là-haut, jusqu'au jour où la température de plus en plus glaciale nous obligea d'abandonner sans retour une contrée vouée à la stérilité, et où sévit à présent un éternel hiver. Mon père vendit ses troupeaux et vint habiter la noble contrée de Sierre. Mais son cœur était resté là-haut, sur les monts, au val d'Anniviers. Lorsque j'eus atteint l'âge de me marier, il me dit un jour : « Seule l'union avec un Anniviard aura mon consentement. » Mais mon cœur était déjà promis à un jeune homme de la grande vallée. Mon père l'apprit. Il me réprimanda avec douceur d'abord, puis ensuite violemment. Mon entêtement à lui résister et à lui désobéir grandit d'autant, jusqu'au jour malheureux où il m'a maudite !... Et depuis lors, je suis tantôt un serpent long et visqueux, tantôt un crapaud demesurément grand et laid, ou un dragon horrible. Celui qui me baisera sur la bouche alors que je lui apparaîtrai successivement sous mes trois formes infernales, possèdera tous les trésors que je garde et la malédiction qui pèse sur moi prendra fin. Mon fiancé tenta l'épreuve, mais hélas ! son courage faillit au dernier baiser.

Des tonneaux remplis d'or et d'argent et une herbe qui conserve une éternelle jeunesse à celui qui en use, seront ta récompense si tu es brave.

— Qu'à cela ne tienne ! s'exclame Théodulon.

— Dieu t'entende ! s'écrie la fille de Riborey.

— Vous pouvez venir, je vous attends, reprit-il.

L'obscurité envahit alors l'antre mystérieux ; elle ne dura qu'un instant et dans la lumière renaissante un hideux serpent se dressa devant le jeune garçon qui s'efforça de faire bonne contenance. Le reptile avait la tête grosse comme celle d'un chat, la bouche démesurément fendue, surmontée de grosses moustaches vertes et de deux grands yeux rouges qui lançaient des éclairs sanglants. Ses écailles se hérissèrent et, d'un bond, il s'élança sur le pauvre berger glacé d'effroi et le baisa sur la bouche, d'un baiser froid, comme si une limace de cave s'était posée sur ses lèvres.

Puis le serpent disparut pour revenir bientôt après, sous une forme plus hideuse encore. L'enfant, immobile, les yeux fermés pour ne rien voir, sentit une seconde fois le baiser froid, gluant et empesté d'un horrible monstre, qui disparut de nouveau pour revenir un instant après.

Théodulon, heureux d'en avoir bientôt fini de son martyre, ouvrit les yeux et vit venir à lui un dragon. Mais il était si horriblement laid et répugnant, son haleine si empoisonnée, qu'instinctivement le jeune garçon détourna la tête et, d'un geste brusque repoussa la tête du serpent au moment où il allait lui donner le troisième baiser, celui de la délivrance.

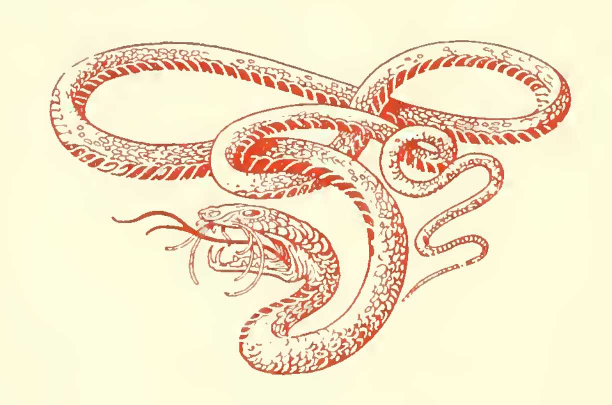
Aussitôt le reptile disparut dans le fond noir de la caverne et les sanglots de la jeune fille reprirent de plus belle. D'une voix déchirée par les pleurs, la malheureuse s'écria : « Maudit soit le sort qui t'a conduit ici ; avec un peu de courage, tu m'aurais délivrée de mes peines ; je suis maintenant condamnée à ne jamais sortir de cet enfer ! Le malheur s'abattra un jour sur toi et sur ta famille. »

Le bergeret n'entendit plus rien ; il s'enfuit à toutes jambes et rentra à la maison où il raconta, en pleurant, sa mésaventure.

Dévoré par la crainte et le chagrin, Théodulon confia son secret à quelques amis courageux qui décidèrent de se rendre de nouveau à la

caverne pour tenter quand même la délivrance de la pauvre captive et gagner le trésor. Mais on eut beau chercher partout, explorer la montagne dans tous ses recoins, on ne retrouva plus la caverne, et, dès ce jour, la famille du berger Théodulon ne connut plus que des épreuves.

Le serpent de Géronde s'était vengé.





XIV

LES TROIS LAITS

De temps immémorial, l'alpage d'Hert confie son troupeau, pendant l'été à un *mihre* (maître), accompagné d'un *mihre-poste* (fruitier), d'un *pahor* (chef des bergers), d'un *wilir* (sous-ordre du *pahor*, ou second berger), et d'un *villerot* (dernier berger).

A ce personnel étaient adjoints un *tzigérin* (homme de chalet, qui préparait le bois et aidait le fruitier), un *mayor,* qui soignait les porcs, et un *bergû* (berger), qui s'occupait exclusivement de la garde des moutons.

En l'an de grâce 1599, la fonction de *mihre* était entre les mains d'un homme d'une quarantaine d'années, taillé en hercule, et réputé pour sa bonne gestion et sa sévère discipline.

La même année, il y avait comme *villerot* un garçon de seize à dix-sept ans, né de famille nombreuse et très pauvre, que le père avait mis à la montagne pour avoir un peu de fromage pour sa famille pendant l'hiver.

C'était un grand garçon du nom d'Eucharistе, dont la bonne volonté et la soumission faisaient la joie de ses supérieurs. Mais il était peureux à l'excès, et quand il s'agissait d'aller à la recherche d'une vache égarée pendant la nuit, il hésitait toujours et craignait de rencontrer des revenants ou d'entendre des bruits suspects autour de lui.

Ses lamentations se répétèrent si souvent que son maître résolut de guérir le jeune homme d'une frayeur irraisonnée qui pouvait nuire à la bonne exécution de ses devoirs.

On était à la mi-été, la chaleur était caniculaire et, comme l'herbe de l'alpage se trouvait épuisée, le maître ordonna le déménagement du chalet *di Crêtè* pour se transporter à l'alpe de *Louèss,* située à une certaine distance et qui n'avait pas encore été « broutée ».

Chacun emballa donc ses meubles et outils, sauf le fruitier, qui avait reçu du maître l'ordre secret de laisser au chalet le *frengiour,* outil avec lequel on agitait le lait dans la chaudière, pour la fabrication du fromage.

Le soir venu, on se réunit au nouveau chalet pour souper. L'air était lourd et l'on pressentait un orage. Après le repas, le maître donna ses ordres pour le lendemain et l'on fit la prière habituelle en commun.

Le fruitier qui n'avait pas encore fait son fromage se mit en devoir de s'exécuter. Mais il ne trouva point son *frengiour,* qu'on avait *malheureusement* oublié au chalet *di Crêtè.* Il fallait cependant l'aller chercher, et cela sans aucun retard.

La corvée ne souriait à personne, c'est pourquoi le maître donna l'ordre au *villerot,* le plus jeune de tous, d'aller chercher le *frengiour.*

La nuit était si noire que le *villerot* supplia à genoux son maître d'envoyer un autre berger à sa place. Ce fut peine perdue : « *Pourta-mé lo frengiour ou bin va ten à mijon ora* », répondit sèchement le maître du chalet ; ce qui signifie : Apporte-moi le *frengiour* ou va-t'en tout de suite à la maison.

Notre jeune montagnard avait encore à l'esprit les paroles de son père qui, à la veille du *poïè* (montée du troupeau à l'alpage), lui avait recommandé de ne jamais désobéir à ses supérieurs, ajoutant que, s'il lui arrivait d'être renvoyé de l'alpage pour cette cause, la porte de la maison lui serait fermée pour longtemps.

Il n'y avait donc pas moyen de reculer, et le pauvre garçon se mit en route en pleurant et priant Dieu de le protéger.

L'orage avait éclaté ; il faisait si noir qu'on ne voyait goutte, pas même le petit sentier conduisant au chalet, et que le berger ne suivait qu'à tâtons, à la faveur des éclairs qui, par intermittences, déchiraient les nues.

Vers minuit, le *villerot* arrivait au chalet *di Crêtè*. Mais, ô surprise ! il était tout éelairé ! Eueharisté en éprouva tout d'abord une vive joie. Cette lumière, au milieu des ténèbres, était pour lui un port de salut dans la tempête, une oasis dans le désert.

Mais, eependant, une eertaine inquiétude fait battre le eœur du jeune homme : Qui pouvait bien être là à ees heures ? Un berger ou un ehasseur réfugié pendant l'orage ? Dieu sait ! Le *villerot* s'approehe à pas de loup. A travers la porte entr'ouverte du ehalet, il aperçoit quatre montagnards qui font le fromage. Près de la chaudière, un homme déjà vieux tient dans ses mains le *frengiour* que le berger doit rapporter au ehalet de Louèss.

A sa droite, il y a un homme vêtu de blane, tenant une *éminetta* (vase où l'on dépose le lait pour former la crème) ; e'est un jeune homme d'une figure avenante, et dans son vase le lait est blane à faire envie. A sa droite aussi, se trouve un autre fruitier, d'une trentaine d'années, l'air chagrin, le visage sale et les vêtements sordides. Il tient une éeuelle de lait terne, tout taehé de sang.

Dans un angle, un quatrième fruitier se tient à l'éeart. Sa figure est horrible, et son corps recouvert de lambeaux d'étoffe sale, d'où s'exhale une vapeur fétide. Ses compagnons paraissent le dédaigner. Le vase à lait qu'il tient dans ses mains éeailleuses est rempli d'un liquide noir eomme du goudron.

Devant eette seène étrange et si insolite, notre *villerot* tremble de tous ses membres et voudrait fuir, mais il sait ce qui l'attendrait s'il désobéissait. Il se met à prier avee ferveur, et, dans un élan de courage, il interpelle ces ineonnus en disant :

— De la part de Dieu, qui êtes-vous ?

Aussitôt le vieillard lève l'outil qu'il tient dans sa main et répond :

— Celui qui est à ma droite te le dira, et il désignait du doigt le jeune homme au lait blane. Ce dernier se redressa de toute sa haute taille et d'une voix angélique répondit :

— Je suis un enfant de Lens et m'appelle Joseph. Il y a longtemps que je t'attendais. Eeoute-moi ! Il y a une eentaine d'années, j'étais *villerot* comme toi, et je travaillais sous les ordres de ce vieillard, qui était mon maître ; celui que tu vois à ma droite était *pahor* ; son lait sale et rouge signifie qu'il battait cruellement les vaches du troupeau et

laissait souvent répandre son lait, par manque de soins. Quant au pauvre diable que tu vois là, au coin, il était fruitier et, à notre insu, s'est permis de soustraire trois pièces de fromage gras. C'est pour cela que son lait est noir comme du charbon ; à sa mort, Dieu l'a condamné.

Le jeune homme avait à peine fini de parler que le fruitier au lait noir poussa un cri guttural et épouvantable, une colonne de feu blafard l'emporta jusque devant le chalet, où la terre s'entr'ouvrit et l'engloutit, au milieu de cris et d'un vacarme effrayant.

Le fruitier au lait blanc reprit : « Le maître que tu vois là a été retenu ici parce qu'en sa qualité de *mihre,* il a manqué de vigilance, car c'était à lui de compter de temps en temps les pièces de fromage et de réprimander le *pahor,* lorsqu'il battait trop rudement son bétail. Pour sa punition, il fut condamné à souffrir jusqu'à ce qu'un *villerot* vînt lui demander son *frengiour* qui n'est autre que du feu, comme tu vas le voir à l'instant. » Et aussitôt l'outil se mit à flamber comme une torche de poix. « Pour lui, tu feras dire toutes les messes que, de ma part, ses parents sont chargés de payer.

« Le *pahor,* lui, a failli être condamné aussi au supplice perpétuel, mais comme il manquait d'intelligence et de jugement, et qu'il protégea toujours les vaches des pauvres et des veuves, Dieu lui a fait grâce ; il restera dans les peines jusqu'à ce que ses parents aient été prier en commun aux Ermites et se soient rendus, pieds nus, en pèlerinage à N. D. des Neiges.

« Moi je n'ai besoin de rien, mon terme est arrivé. J'ai été retenu ici pour certaine faiblesse de jeunesse, et principalement pour avoir négligé d'avertir mon maître des fautes du *pahor.* »

Ce disant, le jeune homme entonna un chant céleste et s'éleva vers les cieux comme une alouette. Le toit s'entr'ouvrit pour lui livrer passage, et bientôt il disparut dans un nuage de feu.

Pendant que le chalet se trouvait encore éclairé, le maître remit le *frengiour* éteint au *villerot* décontenancé, en lui disant : « Ne crains rien, et ne manque pas d'exécuter strictement les ordres que tu viens de recevoir de Joseph ; tu en seras béni, et ta vie exempte de soucis, tu auras la plus belle voix du pays, et tu n'auras plus jamais peur de rien. » Puis le maître disparut en fumée par la cheminée.

Le chalet retomba soudain dans les ténèbres. L'orage était arrivé à

son plus haut degré de violence, mais le *villerot* n'y prit pas garde et sortit. Un éclair brilla, découvrant le petit sentier. Eucharisté s'y engagea bravement, son *frengiour* sur l'épaule et se mit à entonner un chant qu'il n'avait jamais appris, et qui remplit le silence de la nuit jusqu'à son arrivée à Louèss.

Les autres pâtres, qui attendaient avec impatience le retour du *villerot,* n'en revenaient pas d'étonnement, en entendant la voix forte et sonore de celui qui, jusqu'alors, ne savait pas même chanter.

Dès qu'il fut arrivé, son maître lui dit :

— *T'é te tott bĩn ala ?* (Tout est-il bien allé ?)

— *Trè bĩn, Mihre !* (Très bien, maître !) répondit gaillardement le berger, seulement demain matin, je dois descendre à Lens.

Et le jeune homme raconta secrètement à son maître ce qu'il avait vu et entendu.

De bon matin Eucharisté partit pour Lens, alla trouver le Prieur et le pria d'exécuter à la lettre les volontés du mystérieux personnage du chalet *di Crêté.* Ce qui fut fait sans tarder.

L'année suivante, le *villerot* était monté en grade, il était *pahor.*

Un soir, tandis qu'il recherchait une vache dans les environs du chalet *di Crêtè,* il vit deux colombes s'élever dans les airs et entendit une voix lui dire : « Dieu te récompensera. »

Et dès ce jour, pendant les trente-cinq ans qu'il passa encore à la montagne, il n'entendit ni ne vit rien d'étrange ou de suspect.







XV

LES FILEUSES

Patois de Chandolin de Savièze

Chandolin [1]. C'est l'hiver. Tandis que les arbres déparés de leurs feuilles craquent sous la gelée, dans les maisons les bûches de sapin sec pétillent et remplissent le foyer de gaîté.

Tout au haut du village, un peu à l'écart des autres habitations, se trouve un chalet nommé *Le chalet de la Veillée* [2]. En effet, c'est là que, sous le vocable de *Patronage Ste-Catherine* se réunissent chaque soir une dizaine de jeunes filles des environs pour filer et broder foulards et tabliers.

Chaque soir, à six heures, Marguerite au grand Louis le *foratiè* [3], va faire un bon feu au chalet de la Veillée, sortir les rouets de leur armoire et préparer le *chokra* [4]. Quelques instants après, régulièrement, arrive Césarine du métral *Djan-Tonio.* C'est une jeune fille de vingt-cinq ans, une blonde au regard fier et railleur.

— Bonsoir, Marguerite, dit-elle en détachant son fichu de laine noire passé sur sa tête. Quel froid ! Ce n'est guère un temps à se promener !...

[1] Chandolin : village de la commune de Savièze.

[2] *Mijon di Vélé :* Maison de la Veillée.

[3] *Foratiè :* le garde-forestier.

[4] *Chokra :* muscat sucré et chaud, boisson préférée des jeunes filles qui s'amusent en cachette.

— Viens te chauffer, répondit Marguerite, il y a un bon feu, et puis je vous ai préparé quelques *tsanes de chokra !...* [1] tu m'en diras des nouvelles !...

Et toutes deux, leur rouet devant elles, s'assirent près du *foé* [2] et se mirent à filer.

Un moment après, la porte s'ouvrit et trois voix joyeuses crièrent :

— Bonsoir, les filles, voilà un temps à faire geler les corbeaux. Brrr... qu'il fait froid ! [3]

— A propos, dit la plus grande des trois, *Cateoena Coïféta,* une noire aux yeux bruns et profonds, il y a *i rocheta da roua dou pra* [4] qui ne peut pas venir ce soir, sa mère est bien malade à ce qu'il paraît.

Les trois dernières venues prirent chacune leur rouet et s'assirent près de leurs compagnes.

Pan, pan. Pan, pan...

— Tiens, dit Jeannette, celle qui paraissait être la cadette du trio, voici Sophie Beatri, elle a chaussé ses sabots, et comme tout est gelé, ça sonne dur sur la route.

A ce moment la porte s'ouvrit, et Sophie en personne montra son nez rosé par le froid. Toutes sourirent de contentement en la voyant paraître, car elle avait certainement la meilleure langue du pays.

— La route est longue, par ce froid, mes jolies. Je crois bien que je suis la dernière, ajouta-t-elle, car *hoa da groucha koatzé* [5], toute brave soit-elle, n'osera sûrement pas venir. Elle doit passer devant la maison à Frantzon [6]. Quelle fillette ! Pour moi, si jamais je rencontre un revenant, je le prends dans mes mains et je l'étrangle, ni plus, ni moins.

— Hardi !... au *chokra !* dit Marguerite, vous verrez comme il est bon !

A présent, dans leur joli palais rosé, les langues marchaient, trottaient, tournaient, viraient et remuaient pour le moins aussi vite que les rouets. Les paroles, les mots, les bouts de phrase sautaient, couraient, s'entrechoquaient ou se contournaient.

[1] *Tsane de chokra :* channes de muscat sucré et cuit.
[2] *Foé :* foyer.
[3] *E, é boite, fe on tin a fére dzaoa é koan, non de gou, kenta fri !*
[4] *I rochèta da roua dou pra :* la rousse de la rue des prés.
[5] *Hoa da groucha koatzé :* celle au grand chignon.
[6] La maison à Frantzon (maison hantée à l'entrée du village de Chandolin.)

Mais peu à peu la conversation devint languissante ; tous les puits de cancans étaient à sec. Les paupières s'abaissèrent et les têtes blondes, brunes ou noires s'appuyèrent sur les poitrines.

— Si on racontait des histoires, dit tout à coup Sophie, la dernière arrivée, en étouffant un gros bâillement.

— Tiens, c'est une idée, dit la fille du *foratiè,* cela nous divertira.

Et toutes les têtes se relevèrent.

— J'en sais une bien belle, dit Sophie, seulement je crois que si je la raconte vous aurez trop peur.

— Nous, avoir peur ! répliquèrent les jeunes filles, crois-tu donc que nous ne sommes pas aussi braves que toi ?

— Eh bien ! reprit Sophie, c'est une histoire de revenants !...

— Une histoire de revenants ! et tu t'imagines que nous aurons peur ! dit Césarine ; nous sommes toutes des Saviézanes ! D'abord, comme s'il y en avait de tes revenants, et puis, il est défendu d'y croire, c'est la servante de monsieur le Curé qui me l'a dit :

— Raconte seulement ton histoire, reprirent les autres.

— Eh bien ! commença Sophie, vous savez toutes où se trouve le chalet du Praz d'Ante. Tout là-haut, près des montagnes du Prabé, c'est là qu'est ce vieux chalet, une cabane toute cassée maintenant. Dans cette masure vivait, paraît-il, du temps de ma trisaïeule, une vieille femme. Elle y habitait seule, étant restée vieille fille. Contrairement à l'usage de par chez nous, elle ne causait presque pas. Aussi, au hameau, les commères la détes-



taient et la calomniaient beaucoup. Cette vieille au visage ridé vivait grâce à son incomparable habileté à filer. De ses mains bistrées, agiles quoique vieillies, sortait un fil si fin et si blanc que les évêques de Sion le réquisitionnaient pour s'en faire faire des draps ou des nappes. Ses longues heures de travail étaient interrompues par de nombreuses et ferventes prières. Souvent elle regardait vers le ciel ; il paraît qu'alors son visage était rayonnant. Cependant elle mourut. Il n'y eut presque personne pour accompagner sa dépouille au cimetière. On n'y pensait déjà plus, au hameau ; ceux qui sont morts ne comptent pas !...

Une année après sa mort, jour pour jour, quelques jeunes gens du village de Tsouchoe[1] arrivèrent tout effrayés chez monsieur le Curé. L'un d'eux raconta qu'ils revenaient du Prabé. « Comme nous passions devant le chalet du Praz d'Ante, dit-il, nous vîmes une forme blanche, avec de longs bras et des doigts minces et osseux. Nous prîmes peur et nous nous jetâmes à genoux près de la haie. Mais la forme nous dit : « Ne craignez rien, je ne suis pas la fileuse, mais je viens vous faire « penser à elle, songer à ses vertus, pour que vous l'imitiez. Moi, je suis « en peine pour m'être moquée de sa piété. Faites dire une messe « pour le repos de mon âme. »

Le lendemain, après la messe dite à cette intention, monsieur le Curé, accompagné de deux servants, alla bénir le vieux chalet, y dire des prières et y faire des exorcismes. Depuis, on n'a plus jamais vu revenir l'âme de la défunte.

— Ces garçons, quels peureux ! dit Jeannette ; moi, je ne me serais pas mise à genoux, je me serais sauvée !

Et toutes se mirent à rire.

— Si on en racontait encore une, dit Marguerite du *foratiè,* le temps semble moins long quand on les écoute. A qui le tour à présent ?

— J'en sais bien une, répondit *Cateoena Coïféta,* mais il est possible que vous la sachiez déjà ; c'est l'histoire des revenantes d'Ems.

— En effet, dit Césarine, je l'ai déjà entendue, mais raconte tout de même...

[1] *Tsouchoe :* village aujourd'hui disparu ; il était situé à quelques kilomètres au-dessus de Granois, au pied du Prabé.

— Soit, reprit *Catcoena.* Un soir, dans le village d'Ems, du côté du glacier du Weisshorn, deux chasseurs de chamois qui s'en revenaient bredouilles voulurent passer la nuit dans un chalet. Ils entrèrent donc dans la chambre basse. Ils y trouvèrent, assises sur un banc vermoulu, deux vieilles femmes toutes ridées. Elles filaient. Lorsque les deux chasseurs entrèrent, elles ne levèrent même pas la tête. Elles filaient silencieusement, lentement, et leurs doigts longs et osseux tiraient un fil plus gris que blanc.

Les deux chasseurs, étonnés, se regardèrent, haussèrent les épaules, et passèrent dans la chambre à côté.

— Nous n'avons décidément pas de chance, dit l'un d'eux en accrochant son fusil à un clou, voilà trois jours que nous chassons, et nous n'avons encore rien vu, pas même le moindre *tasson* [1].

— Allons, de l'espoir, lui répondit l'autre, je suis d'avis que demain nous tuerons quelque chose. Je ne sais pas ce qui me le dit, mais c'est une idée comme ça...

Là-dessus, ils se couchèrent sur deux vieux sacs bourrés de foin sec, seuls matelas qu'on pût trouver dans ce chalet. Mais ils ne purent s'endormir. De l'autre côté de la paroi, les rouets tournaient sans s'arrêter et faisaient un bruit sec.

— Pas moyen de dormir, dit l'un des chasseurs en ouvrant une bouche énorme au risque de s'abîmer la mâchoire. Satanés rouets, va ! [2]

A la fin, n'y tenant plus, il cria à travers la cloison :

— Est-ce que vous n'avez pas bientôt fini ? laissez-nous donc dormir en paix ; nous ne pouvons pas fermer l'œil avec le bruit de vos rouets.

— Vous laisser dormir en paix ! répondit une voix si blanche, si chevrotante, qu'elle semblait venir d'outre-tombe ; vous laisser dormir en paix alors que c'est vous qui devez venir nous donner la paix...

Les deux chasseurs s'habillèrent rapidement et vinrent aider les deux femmes à leur besogne. Elles remercièrent les obligeants chasseurs et leur dirent : « Depuis notre mort, nous revenons filer ici tous les soirs. Durant notre vie, il nous était arrivé de filer longtemps le

[1] *Tasson* : blaireau.

[2] *Pa moin de dromi avoe votra komeche, tsarope de femaoe !*

samedi soir, souvent même le dimanche matin. Nous savions bien que cela était mal, mais nous nous disions que personne n'en savait rien, et qu'après tout, une filasse de plus, une filasse de moins, cela revient au même. Aussi avons-nous été punies et à présent nous n'allons plus bien vite en besogne ; nos doigts sont raides et nos jambes fatiguées. Vous nous avez délivrées. En récompense, votre chasse de demain sera fructueuse. »

Le lendemain soir, chacun des deux chasseurs ramenait un chamois sur son dos.

« Ils ont dû être contents, ces deux chasseurs, dit Jeannette, d'avoir aidé ces pauvres femmes ; deux chamois, quelle belle... » Mais elle fut interrompue tout à coup, car une forte rafale de vent s'engouffra dans la chambre et éteignit la lampe. Ce fut un moment de confusion parmi les jeunes filles ; elles cherchaient le briquet quand une voix de femme, plaintive mais aiguë se fit entendre :

« Vous avez peur ; ne craignez rien,
Car je vous veux beaucoup de bien.
Restez ici ; par mon histoire
Vous connaîtrez mon âme noire.
Je naquis dans le beau Valais,
A Reckingen, dans un chalet.
J'eus dix-sept ans ; joyeuse et belle
Je tournai la tête rebelle
D'un jeune et riche paysan.
Nous nous mariâmes au bout de l'an.
Pendant les premières semaines
Tout alla bien ; très peu de peines.
Hélas ! au bout de quelque temps
Tout fut changé, mon homme aux champs
Fumait sa pipe et non sa terre,
Et bientôt nous fûmes en guerre.
Je ne voulus plus travailler
Et je me mis à chamailler.
Dès ce jour, ce ne fut plus fête
Et l'aiguille marqua tempête
Au baromètre des amours.
Ainsi tous les soirs, tous les jours,
Des batailles épouvantables
Faisaient danser chaises et tables.

Tous les voisins applaudissaient,
Et chez nous, les coups redoublaient.
Enfin, de méchante mégère
Je fus mauvaise ménagère.
Je ne m'occupais plus de rien,
Je croyais mon homme un vaurien.
Puis le jour de ma mort arrive ;
De frayeur plus morte que vive
Je monte jusqu'au Paradis ;
En fureur saint Pierre me dit :
« Que viens-tu faire ici, méchante et mauvaise âme ?
Veux-tu te retirer, toi, pécheresse infâme !
Qu'as-tu fait de ces dons que Dieu t'avait remis ?
Tu négligeas le bien ; le mal, tu le commis.
Tu mérites l'enfer, mais Dieu n'est pas sévère,
Il est beaucoup trop bon, ce Dieu que tout révère !
De tes péchés nombreux fais bonne repentance ;
Il te pardonnera, mais comme pénitence,
Tu descendras sur terre et tu devras filer,
Et puis toiles tisser, draps sur draps empiler,
Jusqu'au jour bien précis où, pauvre désœuvrée,
Des soins de ton rouet tu seras délivrée. »
Lorsqu'il eut fini ce sermon
Arrive un horrible démon.
Deux cornes surmontaient sa tête,
Il avait un air de conquête.
De sa large bouche en parlant
Débordait un feu rutilant.
« Quel toupet vous avez, saint Pierre,
Car cette âme m'est familière.
Elle ne vous appartient pas.
De sa naissance à son trépas
Sa conduite fut très mauvaise.
Son corps cuira dans ma fournaise. »
Mais avec un signe de croix,
Une taloche au bon endroit,
Saint Pierre renvoya le diable :
Car il était très peu sociable.
Puis il s'en va me laissant là ;
Je l'entends chanter : tra la la...
Eh bien ! gentilles jouvencelles,
Faites-moi donc quelques parcelles
D'un labeur pénible pour moi.

De la sorte dans quelques mois
Vous terminerez mon ouvrage,
Et Lucifer, jaune de rage,
Me verra pénétrer au ciel.
J'aurai le bonheur éternel,
Je vous serai reconnaissante ;
Qu'une seule de vous consente.
Toutes celles qui m'aideront
Epouseront un gai luron,
Plein de charmes et de tendresse.
Vous serez sa douce maîtresse.
Qui donc se veut bien marier
Ne se fasse pas trop prier. »

Lorsque ce fut fini, Sophie Beatri, plus brave que les autres, monta sur un tabouret et ralluma la lampe. Alors les jeunes filles virent devant elles une vieille femme à la figure hideuse. Sur son visage anguleux et desséché tombaient çà et là de longues mèches de cheveux gris. Son nez long et crochu semblait vouloir se battre avec son menton redressé. Une bouche large, aux gencives noires et munies d'une seule dent, lui fendait horriblement le visage. Ses mains longues, couvertes de grandes taches jaunâtres, tenaient un méchant rouet.

Cependant les jeunes filles avaient bon cœur : elles prirent le rouet et se mirent à filer. Mais la quenouille était grande et le fil se cassait souvent.

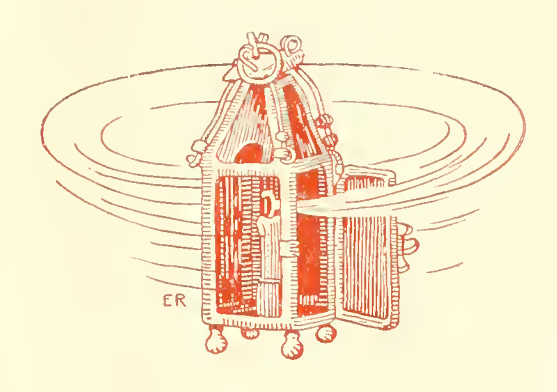
Le lendemain soir, les jeunes filles, même Sophie Beatri, qui se déclarait Saviézane, n'osèrent pas venir seules. Elles se firent donc accompagner qui par son frère, qui par un cousin, qui par un voisin. Ces jeunes gens « leur faisaient la conduite » jusqu'à la maison, et vers onze heures, ils venaient rechercher les jeunes filles.

Au bout de trois mois, la quenouille fut enfin terminée. La pauvre femme remercia les jeunes filles, renouvela ses promesses, et, ayant fini sa pénitence, elle remonta sûrement chez le bon saint Pierre.

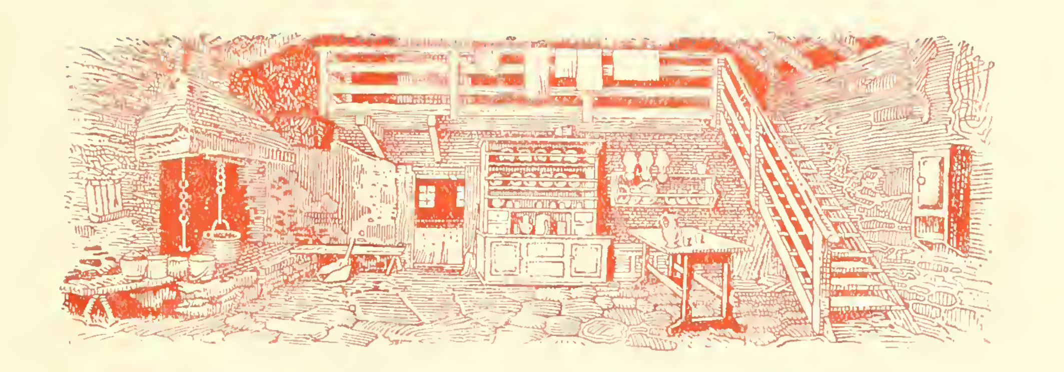
Quelque temps plus tard, Sophie Beatri se mariait avec le frère de Jeannette. On fit une noce superbe. Sophie y invita ses compagnes, et son mari, Jean-Pierre de Rouma, ses amis...

Ce fut alors une véritable épidémie de mariages. Aux veillées et à la noce, on s'était trouvé si aimable, si gentil, si vertueux qu'à la fin de l'année, Monsieur le Curé de Savièze avait béni sept nouveaux mariages.

Tous étaient-ils heureux ? Certes oui. Le sont-ils encore ? Ceci est une autre question à laquelle il vaut mieux ne pas répondre sans réfléchir.







XVI

LA CHEVRETTE ÉGARÉE

Sur l'alpe gambade la plus jolie chevrette qu'on puisse rêver. Ce n'est point la chèvre de monsieur Seguin qui se battit toute la nuit avec le loup ; celle-là était grande et cornue, puisqu'elle se servit toute la nuit de ces avantages contre la bête cruelle ; non ! C'est une petite chevrette blanche, sans cornes, agile et mignonne. Grand-Mathieu, le chevrier, l'aime beaucoup sa petite chèvre, d'abord parce qu'elle lui appartient en propre, et ensuite parce qu'elle est la plus gracieuse du troupeau. Elle est née là, sur la montagne ; elle y a passé la saison à batifoler dans les fleurs et la rosée. Mais voici qu'aux premiers froids, le troupeau chevrotant descend dans la vallée. Le pâtre se plaît à regarder la petite tache blanche, au premier rang parmi les échines noires, mouvantes et serrées. La nuit tombe. Le village est encore bien loin, au fond du val.

Soudain, une grande bique noire s'arrête, tend le cou, cligne des yeux, absente, comme si elle voulait dire : « Je sens, là-haut sur ce rocher, un parfum délicieux de genièvre. » Puis, la voilà qui s'élance : deux bonds, une cabriole, elle est au sommet du roc.

« Holà ! oh ! crie le berger qui se lance à la poursuite de cette indépendante. Viens, Barbichette ! Viens ! » Il la saisit par les cornes et l'entraîne vers le reste du troupeau. Mais, la maudite bête, tête basse, un brin de lierre au coin du museau, refuse obstinément d'avancer. Enfin, un coup de bâton bien lancé la décide à rejoindre les autres

chèvres qui, d'humeur folâtre, s'éparpillaient déjà sur les sentes embaumées de menthe et d'absinthe. Un son de trompe du chevrier reforme la troupe, qui recommence à dévaler tumultueusement le sentier raboteux.

« Ce n'est pas la chèvre blanche qui m'eût joué ce tour ! » bougonne Grand-Mathieu et il la cherche des yeux ; mais la nuit tombe... on ne distingue rien à une pareille distance.

. . . .

La place du village. Il fait nuit. Un clair de lune magnifique joue parmi les croix du cimetière, au pied de la vieille chapelle. On n'entend que la fontaine qui murmure sa plainte monotone dans l'ombre, sous les tilleuls, au fond du carré. Très haut dans la montagne s'élève un vague murmure. Il grandit. On distingue des clochettes et une voix d'homme qui crie : « Holà ! » L'écho répète faiblement : « Là !... » Puis le bruit s'enfle ; on entend piétiner, chevroter, et subitement le cor du chevrier éclate en fanfares joyeuses. Une poussée... les chèvres se précipitent et débouchent en trombe. Tout le village est sur pied. Chaque propriétaire attrape sa bête par une corne, questionne le pâtre, par convenance, puis homme et bique, l'un tirant l'autre, regagnent la maison.

Le berger reste seul au milieu de la place. Jusqu'à présent, il a eu tant de nouvelles à donner et à apprendre, qu'il n'a pas pu s'occuper de sa chevrette. Il appelle : « Blanchette ! » Rien ne répond. « Peut-être, pense-t-il, aura-t-elle suivi quelqu'une des chèvres qui sont rentrées dans leur étable. » Il fait le tour du village, frappe à toutes les portes et pose partout la même question : « N'auriez-vous pas vu ma jolie chevrette ? » Partout le maître de céans, éveillé au milieu de doux rêves, lui répond avec humeur : « Non ! C'est pour cela que tu me déranges ? Va au diable, avec ta jolie chèvre ! » « Sûr, se dit Grand-Matthieu, qu'elle s'est perdue quand j'ai couru après Barbichette ! Je vais remonter jusque là-haut, je la retrouverai sûrement. Une bête si mignonne ! Ce serait grand dommage de la perdre ! »

De son pas allongé de montagnard, il remonte le sentier. Voilà la roche où grimpa Barbichette. Grand-Mathieu crie : « Ohé ! Blanchette ! Ohé ! » Seul l'écho répond : « ... Hé ! ». Pendant de longues heures il erre dans les pâturages, et ne trouve toujours rien. Alors il désespère : « Elle

est perdue, dit-il, ou morte au fond d'un ravin ! Il est trop tard pour redescendre : je vais passer le reste de la nuit au chalet de Belalp, qui est tout près d'ici ! Voilà deux fois que je fais la course aujourd'hui, je mérite bien un bon repos ! »



Au chalet, personne ; porte close. Le chevrier ne se gêne pas pour si peu : il connaît les habitudes du pays et le battant vermoulu cède bientôt sous sa pesée. Voici notre homme s'avançant dans l'obscurité ; il bat le briquet et allume un feu. Il se trouve dans une vaste pièce qui occupe tout le chalet ; le toit dont il aperçoit vaguement les solives enfumées sert de plafond.

Aux quatre parois de planches noircies sont plantées des chevilles de bois qui semblent attendre qu'on y accroche quelque chose. Sur l'une des faces la masse sombre de la cheminée, près de laquelle est le billot pour fendre le bois ; la hache du chalet est appuyée à cette souche fendillée et un grand couteau y est fiché ; dans un coin un tas de bûches de sapin, dans un autre, la caisse remplie de foin, sur lequel s'étale une couverture. Cela sert de lit.

« Tiens ! dit Grand-Mathieu, parlant à haute voix selon son habitude, les gens de Belalp ont déjà descendu au village la chaudière et les ustensiles de laiterie. Il est vrai que c'est le moment ! Un de ces jours ils reviendront sans doute chercher ce qu'ils ont laissé ! Enfin, ils m'ont cédé ce qu'il me faut : un lit ! » Monologuant ainsi, il ferme et consolide la porte, s'étend avec délices sur le foin parfumé, ramène sur lui la couverture, oublie la chèvre et s'endort profondément. On n'entend plus que le pétillement de la flamme.

Vers minuit, un bruit éveille en sursaut le chevrier. La porte, que pourtant il avait verrouillée, tourne lentement sur ses gonds. Sur le seuil apparaît un petit nain, barbu, dont les yeux, sous d'épais sourcils, clignotent comme des yeux de chouette. Sa tête, énorme en proportion du corps, est coiffée d'un bonnet auquel est piquée une plume de coq de bruyère. Une culotte courte laisse voir ses jambes cagneuses et velues. Il entre, et, à la stupéfaction de Grand-Mathieu complètement éveillé maintenant, la chevrette blanche, tirée par une cordelette, le suit docilement.

Le berger, ahuri, repousse la couverture et se dresse sur son séant. Il se demande anxieusement ce qui va lui advenir. Le « follaton », sans paraître le remarquer, jette quelques bûchettes dans le foyer où rougeoient encore des braises, attise le feu qui bientôt flambe gaiement et illumine la pièce entière.

« A ce coup, dit Grand-Mathieu, je suis perdu, il va me voir. » Mais non ; le lutin se saisit de la hache du chalet, s'approche de la chevrette immobile, comme fascinée par les yeux brillants du nain et la tue d'un seul coup, sans qu'elle ait fait un mouvement. La pauvre bête est dépouillée et dépecée fort proprement, au moyen du couteau dont le lutin se sert avec une habileté prodigieuse. Comme s'il était chez lui, très à son aise, il range à ses côtés les morceaux de ce qui fut la chèvre de Grand-Mathieu et les expose, un à un, à la flamme ardente. Une bonne odeur de rôti emplit la pièce et chatouille les narines du chevrier, qui se souvient qu'il n'a pas soupé et que la faim lui a creusé l'estomac. Au fur et à mesure que les morceaux sont à point, l'être étrange les dévore à belles dents. Quel appétit ! Tête, pieds, tout y a déjà passé sauf une cuisse, et quelle cuisse ! Dodue, dorée, la peau craquelée ; bref, une cuisse à faire venir l'eau à la bouche au plus blasé



des gourmets. Soudain, le *follaton* se tourne vers Grand-Mathieu, ce gigot à la main :

— En veux-tu, berger, je t'en offre ?

Terrifié, l'autre ne répond pas.

— Dis, berger, en veux-tu. ?

Pas de réponse.

— Berger, en veux-tu ?

L'appétit du chevrier combat sa peur, vigoureusement et à grands cris. Il finit par remporter la victoire:

— Oui ! dit Grand-Mathieu — peu rassuré cependant — j'en veux!

— Eh bien ! prends ! dit le gnome qui présente au pâtre la cuisse alléchante. Celui-ci s'y taille un morceau pas bien gros, car il redoute du nain quelque maléfice. Il lui rend le reste qui est dévoré en un clin d'œil et dont l'os est si bien rongé que dans aucun ossuaire on ne peut en trouver d'aussi polis.

Grand-Mathieu savoure cette viande exquise, et regrette de n'en

avoir pas pris davantage. Il suit des yeux les mouvements du *follaton* qui, lui, a déjà fini son repas depuis longtemps. Le lutin rassemble les os en un tas qu'il recouvre de la peau saignante... Vlan ! un coup de pied au paquet, certaine parole magique commençant par : « *Abragmtsch*... et finissant par... *tzbadagrani !* »... et la chevrette blanche se relève, vivante, aussi mignonne qu'auparavant. Le nain se met à tirer sur la cordelette : la chèvre le suit docilement. Tous deux sortent, sans que le gnome adresse un seul regard à Grand-Mathieu. Celui-ci reste encore longtemps à écouter ; puis, comme il n'entend plus rien, il se recouche et se rendort. Le feu meurt dans l'âtre.

Quand, le lendemain, Grand-Mathieu se réveille, il fait déjà jour. Il se frotte les yeux, s'étire, bâille, débarrasse ses cheveux du foin qui y est resté, s'étire encore une fois, et se lève.

Il monologue : « Quel souper ! Que c'était bon ! Je n'aurais jamais cru que ma chèvre eût tant de qualités !... Et plus de traces de rien ! Le feu est éteint !... Quelle aventure !... Mais... il me semble que j'entends du bruit à la porte... On a bêlé... Si je n'avais pas mangé ma chèvre cette nuit, je jurerais que c'est elle ! Enfin... allons voir ! »

Il ouvre la porte, et trouve sa Blanchette qui lui adresse toutes les marques de joie que peut exprimer une chèvre.

— Te voilà, Blanchette? Je croyais t'avoir revue et tuée, et dépecée, et rôtie et mangée ! Ce n'était donc qu'un rêve ? Viens ! Descendons au village où tu feras la connaissance de ton étable ! »

Et, sans plus tarder, Grand-Matthieu tire derrière lui la porte du chalet, s'empare de la corde, s'engage, suivi de sa chevrette, dans le sentier, et dégringole la *courte* [1].

« Comme tu te fais tirer, Blanchette ! Qu'as-tu ? Tu boites ? Laisse-moi voir ça ! »

Il s'agenouille près de sa bête ; il remarque : « C'est justement à la cuisse dont j'ai rêvé avoir mangé un morceau ! Et même... c'est cette bouchée qui manque ! J'ai bien fait d'avoir eu peur et de ne m'être taillé qu'une toute petite tranche ! Tu seras plus vite guérie, ma Blanchette... »

---

[1] Raccourci.



XVII

SAINTE KUMMERNIS, VIERGE ET MARTYRE

Naters ; le soir... Le soleil se couche. Les grands rochers, tout à l'heure flamboyants, sont dans l'ombre maintenant. Autour de la fontaine les jeunes filles bavardent et surveillent leur seau placé sous le goulot de bois.

— Je veux bien un mari, dit l'une qui poursuit la conversation commencée, mais je le veux à mon goût : blond, avec une petite moustache, de beaux yeux bleus et il me le faut bon danseur ; avec cela, doux, modeste et ne regardant pas trop les autres jeunesses ! Mais, toi, Kummernis, tu ne dis rien ? Parle, dis-nous comment tu voudrais ton fiancé ?

Kummernis, une belle jeune fille au profil de vierge, qui le bidon à la main attend son tour, répond tranquillement :

— Je le prendrai brave, honnête et bon chrétien.

— Même laid ?

— Même laid.

— Tu parles d'or, Chagrin, reprend une autre, mais je suis sûre que si notre seigneur de Naters te demandait en mariage, tu l'accepterais !

— Lui ! Encore moins qu'un autre ! C'est un brutal et un mauvais cœur ! Jamais il ne met les pieds à l'église et je l'ai vu l'autre jour frapper une vieille femme infirme qui ne se rangeait pas assez vite sur son passage ! Non, celui-là jamais !

— Voyons, ne te fâche pas, Chagrin, c'est pour rire.

— Je ne me fâche pas ; mais, tenez-vous le pour dit : Jamais je ne prendrai un mauvais chrétien, qu'il soit prince ou manant.

Et, saisissant son seau à présent plein, elle remonte chez elle.

Quelques jours après... Les troupeaux partent pour l'alpage et toute la population les suit. Dans l'air frais du matin, les vaches, balançant leurs sonnailles, s'avancent suivies des moutons précédant les chèvres. Derrière, viennent les hommes, graves, la pipe à la bouche. Quelques-uns tiennent la longe d'un pacifique mulet qui porte le bissac où se trouvent d'un côté de tout petits enfants nullement étonnés de se trouver là, de l'autre côté, un ballot de provisions ou des ustensiles variés. Maintenant, mais presque nécessairement à pied, ce sont les femmes, n'interrompant leur conversation que pour moucher un des multiples moutards pendus à leur jupe. Enfin l'essaim babillard de la jeunesse, garçons et filles. De temps à autre fusent des bribes de phrases par-dessus le tintamarre :

— Pas mal le grand Klaus.

— J'aime mieux son cousin Louis.

— As-tu remarqué les cheveux de Jacqueline Inderfluh ?

— De toutes, c'est Kummernis la plus jolie.

Le dernier, rouge, essouflé, arrive le curé.

Tout ce monde grimpe dans les sapinières, s'arrête sous les mélèzes pour souffler, puis remonte toujours. On sort de la forêt, le ciel bleu apparaît, on est aux mayens de Belalp, proche le « long glacier ». Chacun se sépare et gagne son chalet.

. . . .

Quel jour que ce dimanche ! La messe est finie. La chapelle, toute petite, éblouit par sa blancheur.

Une joyeuse animation règne dans les groupes. Les fifres, les hautbois et les tympanons s'accordent ; on danse devant le chalet du Gros Pierre. La coraule se forme : un garçon, une fille. Tout ce monde gai saute en cadence ; et les vieux tout autour rient de voir rire les jeunes et se trouvent tout rajeunis. La ronde tourne toujours. Un son de cor éclate. Tous s'arrêtent. Un homme entouré de gens d'armes s'avance. Il est monté sur un mulet splendidement harnaché. Ses habits sont d'une richesse magnifique.

— Y a bon, dit-il, on me semble bien joyeux ici. Faites place, je veux danser avec vous.

Le cercle s'ouvre, le sire danse ; mais la joie est tombée et on tourne sans enthousiasme. Dans un coin un groupe de garçons n'est pas content :

— Qu'a-t-il à faire ici ? qu'il aille danser sur ses terres de la vallée de Viège !

— C'est de la concurrence déloyale !

Le noble danseur regarde sa voisine de droite et trouve qu'elle ferait bien, habillée richement, dans le château de Naters.

— Comment t'appelles-tu, fillette ?

— Kummernis. Et troublée, hors d'elle, elle fuit la ronde.

. . . .

« Holà, valets ! Venez, ça, tenir ma bête que je me mette en selle ! Je pars ! Adieu, manants ! »

Et les paysans regardent à travers les mélèzes descendre le cortège.

L'automne est arrivé. Tout le monde est au village. Kummernis s'en revient des champs, portant sur l'épaule une lourde bêche. A peine a-t-elle passé le seuil que son père l'appelle :

« Viens, dit-il, j'ai à te parler. » Et quand elle s'est assise près du foyer :

« Notre sire de Naters m'a demandé ta main. Nous sommes pauvres ; ce mariage nous fera riches ; réfléchis et dis oui. »

Sortie de sa surprise, Kummernis court à l'église se confier à la Sainte Vierge. Quand elle revient, elle a les yeux rouges, mais elle a l'air tranquille.

— J'accepte, dit-elle, mais permettez-moi de passer quinze jours en prières dans ma chambre avant la date du mariage ; et que nul n'y entre, excepté la personne qui m'apportera à manger.

— J'y consens volontiers, dit le père qui, tout heureux, vole au château porter la bonne nouvelle.

« Le mariage aura lieu dans un mois », annonça le seigneur.

Un mois plus tard, tout le village se pressait pour voir la noce.

— Monseigneur de Naters a un pourpoint superbe, disait un marmiton en rupture de cuisine.

— L'épousée sera bien belle aussi, minaudait maintenant Trudi,

mais je ne sais pas pourquoi notre sire l'a distinguée des autres. J'en connais de bien plus jolies !

Une gaie fanfare résonne devant la maison de Kummernis : l'époux va chercher sa fiancée. Celle-ci paraît, magnifiquement habillée par la générosité de l'homme qu'elle va épouser. Un voile impénétrable cache ses traits.

— Dites-moi, la belle, me permettez-vous de voir votre minois ?

Et d'une main impatiente il soulève le voile.

Horreur ! Une barbe, une immense barbe rousse, hérisse les joues de Kummernis.

Le seigneur est stupéfait. Il se tait, d'abord suffoqué. Puis, à l'idée d'être la risée du village, sa colère ne connaît plus de bornes :

— Tu as voulu te moquer de ton seigneur ! Qu'ai-je donc de si repoussant pour que tu refuses de m'épouser ?

Kummernis répond doucement :

— Je suis fiancée au Seigneur Jésus et Il veut me garder pour Lui.

— Mais sais-tu bien que ton Jésus a été mis en croix comme un voleur ? Ah ! tu t'es fiancée au Christ ! Eh bien ! Je vais te rendre digne de Lui ! Gardes ! Allez quérir la grande croix du cimetière. Et quand les soldats qui plient sous le faix sont revenus : « Clouez-la comme son fiancé ! Qu'elle goûte les mêmes joies que lui ! »

Et bientôt, sur la grande place, pendue aux grands bras, Kummernis se tord sous l'excès de la souffrance. A la douleur que lui causent ses plaies s'ajoute encore la honte d'être ainsi exposée. La place pourtant reste presque déserte. Soudain une mélodie grave et douce s'élève : c'est un des anciens ménestrels de Belalp, engagé pour la noce qui, pris de pitié, seul, a résolu d'adoucir, malgré le sire de Naters, l'agonie de la mourante. Il chante :

Stabat mater dolorosa
Juxta crucem lacrymosa.

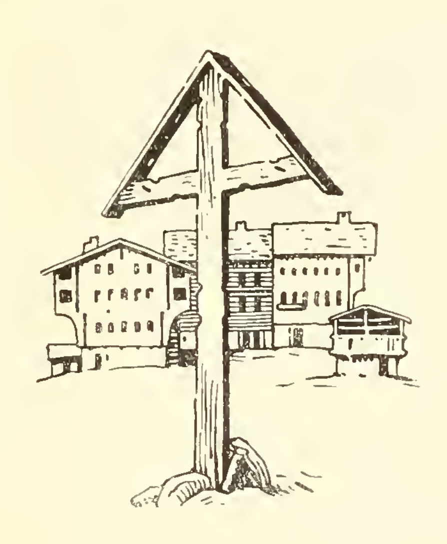
Et tandis qu'il chante, il la regarde. Mais, ô miracle ! à chaque mot, avec les gouttes du sang qui sort des veines de la jeune fille, la barbe par lambeaux tombait et quand le chantre fut arrivé à ces mots : *Paradisi gloria,* Kummernis inclina la tête, une tête idéale comme jamais le ménestrel n'en avait contemplé. Un long regard de gratitude

qui pénétrait l'âme fusa de ses yeux sous les longs cils, puis cette beauté rayonnante se figea : Kummernis était allée aux joies célestes.

. . . .

Au temps jadis, quand un seigneur se rendait coupable de tels attentats, on levait contre lui la *mazze.* C'était une statue qui rendait grossièrement les traits du criminel. Ceux qui avaient à se plaindre plantaient un clou dans la statue et la population se soulevait en leur faveur.

Je ne sais si on leva la *mazze* contre le Mangipan. Mais si aux jours déjà sombres où nous vivons, un étranger perfide vient te prêcher des doctrines impies, lève contre lui la mazze, peuple valaisan. Et vous, habitants de Naters, afin que Kummernis reste chez vous, tous les cinq ans, en son sanctuaire, renouvelez sa robe nuptiale pour couvrir sa nudité.







XVIII

LE CHATEAU DE LA SOIE

Patois de Chandolin

L'automne était arrivé rapidement. Les *tzenii* (brouillards) s'étaient amassés dans le creux des vallées et les *gnoé* (nuages) aux sommets des monts. Les troupeaux étaient descendus à la hâte des mayens d'automne et, pendant plusieurs jours, toute la vallée de la Morge avait retenti du son des *chônalé* (sonnailles).

Puis le vent était venu secouer les feuilles rousses des vignes et avait attristé la nature de ses plaintes longues et mélancoliques.

Maintenant, dès que venait le soir, les hommes quittaient le pressoir, les femmes courbées sous la *dzèrlo* (hotte) pleine de *lobe* et de *bokèro* (pommes de sapin et de pin) se hâtaient de regagner la maison, et les enfants interrompaient leurs jeux, car l'on était au mois où, à la tombée de la nuit, dès les trois coups de l'*Angélus* du soir, les trépassés font leurs apparitions.

Tous se réunissaient au *pilo* (chambre commune). Les enfants parfois, en cercle autour du grand fourneau en pierre ollaire, écoutaient gravement les récits de l'aïeul.

Or, dans le village de Chandolin vivait un bon vieillard nommé Pierre Luyet. Il était réputé pour être le meilleur conteur du pays saviézan. Personne ne savait mieux que lui les histoires de revenants.

Pour peu qu'il eût vécu retiré, les gens lui eussent décerné le brevet de *chorchiè* (sorcier). Seulement, le grand-père Luyet était trop connu pour être traité de magicien. Tous les dimanches, on le voyait s'en aller à l'église de St-Germain de Savièze, et lorsque établi à l'alpage de Sanfleuron, on avait un conseil à demander, Pierre Luyet était toujours là, assis à côté de la chaudière et devisant avec le *pato* (l'homme chargé de la fabrication du fromage).

Le vieux Pierre avait un petit-fils appelé Benjamin. C'était un enfant de six ans, vif et rieur, aux grands yeux noirs et aux cheveux bruns. L'un de ces soirs d'automne, Benjamin Luyet, s'approchant de l'aïeul, lui dit : « Grand-père, s'il te plaît, *ona conta* (un conte), *ona conta,* grand-père ! » Et le vieux Pierre commença : « *Ou viou, viou tin* (expression de Chandolin signifiant le tout vieux temps), vivait en Valais le bon évêque Guischard Tavelli. Or Guischard se trouvait être en conflit avec le puissant et orgueilleux seigneur Antoine de la Tour. Celui-ci se prétendait lésé dans ses droits par l'évêque qui le premier prit le titre de Comte et Préfet du Valais.

Amédée VI de Savoie, choisi comme arbitre par les deux partis, donna raison à Guischard. Furieux, le seigneur de la Tour résolut de se venger.

Le 8 août 1375, trois hommes montés sur des mulets s'avançaient sur le chemin qui conduit de Sion au *tzaté dè Sia* (château de la Soie). C'est le soir. Le soleil va bientôt disparaître derrière Trecoo (le Haut-de-Cry ou Pic d'Ardon) ; tandis que la rive gauche du Rhône est encore baignée de lumière, déjà la rive droite est envahie par les ombres. On entend au loin, derrière les rideaux d'ormes et de noyers, les clochettes des troupeaux paissant dans les champs et le sourd grondement de la Morge qui tombe avec fracas de roc en roc.

Cependant les trois voyageurs traversent La Muraz et par les prés hantés de Ointéna et des Vordjié, ils se dirigent vers Chandolin. Mais à un détour du chemin, ils descendent de leurs montures et les attachent à des arbres. Puis ils s'en vont, à pied, dans la direction de la Soie, un vieux donjon qui sert de résidence à l'évêque de Sion depuis que celui-ci n'habite plus sur la colline de Tourbillon. (L'évêché de Sion possède encore une grande vigne sur le versant de la Soie exposé au midi.) Car Guischard Tavelli, propriétaire de grands trésors et dépo-

sitaire des biens de l'évêché, est rempli de noirs pressentiments et il craint avec raison Antoine de la Tour. C'est pourquoi, après avoir mis toutes ces richesses en un lieu sûr et de lui seul connu, il est venu habiter le château de la Soie.

Les trois hommes arrivent devant la poterne du château et demandent à parler à Guischard Tavelli. On les fait entrer dans le jardin où l'évêque récite les heures canoniales avec son chapelain. Par-dessus les remparts, on aperçoit les premières maisons de Chandolin.

Soudain, l'on entend un grand cri. A peine arrivés, les étrangers se sont précipités sur le chapelain et l'ont terrassé. Le prélat veut appeler au secours. Il n'en a pas le temps. Lui-même est empoigné et jeté dans le vide. Son corps précipité de rochers en rochers vient s'écraser contre le tronc d'un sapin [1]. La garde et les gens du château s'enfuirent, terrifiés, et, le lendemain, l'aube éclaira sinistrement le château délaissé et maudit à cause d'un si grand sacrilège. Sept jours après un chat sauvage s'aventura sur les murailles du donjon. On ne sait ce que la bête y vit ; mais ce qui est certain, c'est qu'elle conserva dans sa cervelle de félin le souvenir de sa visite au château, car dès le lendemain on la vit traverser tout le plateau de Savièze, d'Ormona à Drôna, en poussant un *miaou* plus sauvage que jamais.

L'évêque étant donc mort, personne ne savait l'endroit où Guischard avait enfoui ses trésors et les biens de l'évêché. Or un soir de décembre, il m'arriva une singulière aventure. La bise soufflait dans les arbres nus. Des tourbillons de neige descendaient en rafales et commençaient à recouvrir le sol. J'aperçus alors, venant des bois, vers Notre-Dame de Corbelin, une vieille femme qui se traînait péniblement sous le poids d'un lourd fagot. Elle avait grand'peine à tenir contre la bourrasque et la neige lui fouettait le visage. Je l'aidai à porter son fardeau et quand elle passa près de ma maison je lui dis d'entrer. Elle accepta mon invitation et resta chez moi jusqu'au lendemain. Au moment de partir, elle me dit : « Je ne peux vous payer en argent votre hospitalité ; je vais cependant vous confier un secret que jusqu'ici je n'ai dévoilé à personne. Vous voyez les ruines du château de la Soie ? Eh bien ! dans la combe qu'elles surplombent se trouvent les trésors du

[1] On raconte qu'une source jaillit à cet endroit. Un peu plus haut sur le chemin qui conduit du château à Chandolin coule une autre source. En souvenir du meurtre de l'évêque Tavelli, chaque passant, qui y boit, dépose deux brindilles de bois ajustées en forme de croix.

vieil évêque Guischard Tavelli. La nuit de Noël, au premier coup de minuit, le rocher s'entr'ouvre, laisse apercevoir une grotte tout illuminée et remplie de richesses ; il se referme quand la cloche sonne son dernier coup. Quiconque se trouve là alors, peut prendre tous les trésors qu'il voudra. Mais, malheur à celui qui oublierait de sortir avant que la grotte se referme. » Et la vieille femme disparut, je ne sais trop comment. Je restai stupéfait de cette nouvelle. Enfin je me rendis chez le curé de St-Germain et je lui racontai ce que j'avais appris. Il m'écouta attentivement et me dit : « Mon cher Luyet, vous avez bien fait de venir me trouver ; ce que vous dites là me prouve votre probité. Cependant je ne m'engagerais pas, pour mon compte, dans cette affaire, car d'abord il n'est pas sûr que tout ce que l'on vous a raconté soit véridique. Comment notre vieil et malheureux évêque, Guischard Tavelli, eût-il pu avoir l'idée d'enfouir des biens de l'Eglise dans un lieu gardé par Satan ou par ses acolytes ? Car ce n'est ni Dieu, ni ses anges, ni les âmes du Purgatoire qui prodigueraient des trésors à ceux qui, après avoir manqué la messe de minuit, s'exposeraient de plein gré à manquer encore celle du jour en restant enfermés dans la caverne. »

— Mais, répliquai-je, n'est-il pas souvent question de diables servant les saints ?

— Evidemment, mais nous ne sommes pas des saints. Et si Dieu a pu permettre que des démons obéissent à Guischard, qui nous prouve qu'Il ferait de même pour nous ? Cependant je causerai de cette affaire à l'évêque et nous verrons.

Mais je n'entendis plus reparler du trésor de la Soie... »

Vingt années se sont écoulées. C'est le soir de Noël. Il fait un froid glacial en cette nuit d'hiver. La terre frileuse se cache sous la neige durcie. Les ruisseaux ne murmurent plus sous les glaces qui les figent ; les torrents dorment maintenant, cramponnés aux rochers d'où autrefois ils se précipitaient avec fracas. Le vent lui-même, après avoir refroidi la nature entière, est tombé ; c'est à peine si, de temps en temps, il exhale quelques soupirs, et frôle les arbres engourdis.

Cependant la cloche de St-Germain de Savièze vient d'appeler les fidèles à la messe de minuit. La plupart des habitants de Chandolin sont en route vers l'église. Le dernier de tous, marche Benjamin Luyet. Nul

ne reconnaîtrait plus, dans le jeune homme grave de maintenant, le petit enfant rieur d'autrefois. Benjamin qui vient d'atteindre sa vingt-sixième année a perdu tous ses parents. L'adversité l'a touché.

Quoique revêtu de sa plus belle *gonna a rison* (veste à basques) et de ses *tsazé* (culottes) des jours de fêtes, il ne va pas à l'église comme tout le monde. Le jeune homme, qui se souvient du récit de son grand-père, se rend à la combe de la Soie pour retrouver le trésor caché. A un détour du chemin, il descend dans le ravin et arrive bientôt sur une petite plateforme adossée aux immenses fondations et que surplombent les ruines du château.

Benjamin attend avec anxiété le coup de minuit. Soudain, il commence à avoir peur. « Les nuits de Noël ne semblent pas favorables aux expéditions de ce genre, dit-il en lui-même. Si le *ché* (rocher) allait rester fermé ? Je serais obligé de revenir les mains vides et de me remettre à peiner comme les autres. Et si, au coup de minuit, il allait sortir de la caverne des démons armés de fourches... Il est vrai que, pour cela, je ne crains pas grand'chose, car je porte un vêtement cousu avec du fil bénit le jour de la Ste-Agathe. » Ce raisonnement calme, mais à moitié seulement, l'esprit du jeune homme.

A ce moment, la lune s'élève dans le ciel et jette ses rayons livides sur le rocher ; l'astre trompeur et curieux semble se moquer. Au loin éclate soudain le cri du loup qui rôde affamé dans la montagne. Une peur mystérieuse s'empare de nouveau de Benjamin Luyet. Ce n'est pas qu'il craigne les loups ; mais il est effrayé par tous ces présages qui lui apparaissent méchants. Bientôt un souffle de vent passe et soupire dans les airs. Les arbres agitent légèrement leurs branches flexibles. Au comble de la frayeur, notre homme voit des fantômes partout. A quelque distance de lui, il aperçoit l'ombre de Guischard Tavelli ; plus loin, c'est le spectre de son grand-père qui lui reproche de se trouver là en ces heures. Benjamin voudrait s'enfuir ; mais la peur, qui donne des ailes à son imagination, paralyse ses membres. Ah ! il se repent bien de n'avoir pas suivi les fidèles à St-Germain. Il serait tranquillement agenouillé dans un banc, au milieu de l'église resplendissante de lumière, tandis que, par sa faute, il se trouve maintenant dans ces lieux sinistres, entouré de bêtes féroces, de démons menaçants, de spectres horribles. Mais voilà que dans la vallée s'élève le son d'une cloche. C'est celle de la



cathédrale de Sion. Elle prolonge ses accords graves dans l'air pur de cette nuit d'hiver. En l'écoutant, Benjamin Luyet oublie ses terreurs et, tout fiévreux, attend. Au bout d'un moment, les sonneries des villages de St-Séverin et de Plan-Conthey se mêlent à celle de Sion. Enfin, s'élève la voix de la cloche de St-Germain. En même temps la muraille s'entr'ouvre avec fracas et une caverne éclairée par les reflets de mille feux apparaît au jeune homme qui y entre avec précaution. Il passe rapidement devant des piles de draps d'or, de tapisseries damassées et historiées, de chasubles et de chapes richement ornées. Plus loin, il trouve des crosses, des mitres entourées de perles et de brillants. Voici de longues étagères où s'alignent coupes, aiguières et plats. Ah ! quelles belles *tzanes* (channes) ! Il y en a de grandes et de petites, avec chaîne et sans chaîne. Toutes ont le col élégant et la panse bien arrondie, quelques-unes sont ciselées. « Il faut me hâter, » dit Benjamin. Il s'empare d'une *tsanette* et prestement elle s'en va rejoindre dans les profondeurs de la *gonne* une poignée de pierres brillantes : topazes, émeraudes et diamants. « Avant le dernier coup de cloche », répète Benjamin, et vite il plonge la main dans un coffre débordant de florins, de ducatons et de livres mauriçoises.

Le dernier coup de cloche tinte. D'un bond Benjamin est à l'entrée

de la caverne, d'un autre il est dehors et roule dans la neige. Au même instant la grotte se referme.

Benjamin Luyet est sauvé. Mais quelle n'est pas sa stupéfaction et son dépit quand, en se relevant, il s'aperçoit que son habit n'a plus de basques. Car le rocher, en se refermant, a coupé presque comme au ciseau le vêtement du jeune homme et a ainsi retenu dans la grotte toutes les richesses que Benjamin Luyet y avait prises.

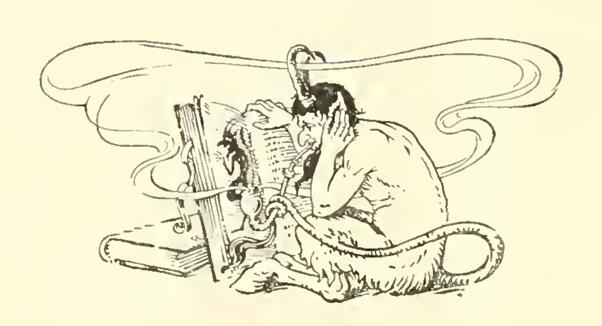
Et maintenant tout est redevenu silencieux au pied du château de la Soie. Le rocher a recouvré son immobilité d'auparavant, et pas une fente ne ferait soupçonner dans ses flancs l'existence d'une caverne. Benjamin Luyet s'en retourne, tête basse, vers Chandolin où les lumières des *taguelins* [1] brillent toujours [2]. Car toutes les richesses qu'il avait désirées si ardemment ont disparu comme aux approches du matin s'envole un rêve magnifique.

Benjamin, tu y retourneras l'an prochain, avec un habit sans basques, comme on en porte dans la vallée !



[1] Taguelins : crésus.

[2] En Valais, les lampes, à Noël, restent allumées toute la nuit, alors même que tous les habitants sont absents ou endormis.





XIX

LE DIABLE DE SAINT THÉODULE

Je vous invite, amis lecteurs, à croire bien fermement que mon récit est véridique, alors même qu'il s'y trouverait quelque erreur chronologique. Comme nous sommes tous destinés à l'éternité et que dans l'éternité il n'y a plus de temps, nous n'attacherons point d'importance à de si minimes détails.

D'ailleurs, l'affaire en est gravée sur les portes de l'église dédiée au Saint, par le cardinal Mathieu Schinner, et si d'aventure vous visitez le musée de Fribourg, on vous y montrera un démon en bois, portant une cloche et qu'on appelle sans hésiter : le diable de saint Théodule. Des monnaies déposées à Valère en attestent l'authenticité. D'après le grave monsieur de Blavignac, aucune cloche n'était fondue dans le Valais ou au loin à la ronde, sans qu'on mêlât à son airain une parcelle de cette cloche dès le jour où elle se brisa, telles des reliques de saints martyrs dans nos autels...

La grande salle du château épiscopal est silencieuse. L'évêque est assis, seul, près de la cheminée, dans son large fauteuil de bois armorié, présentant au feu mourant qui l'éclaire à peine ses pieds chaussés de mules vertes. Sa tête qu'entoure une couronne de cheveux blancs est penchée sur sa poitrine. Il songe...

Ce jour-là, Théodule est descendu à la ville, a visité de nombreux malades, puis s'est rendu à Valère pour voir ses chanoines qu'un léger

différend divisait. Les chanoines du Haut-Valais voulaient plus de bois que leur part n'en comportait, à cause de l'hiver qui est rude. Ceux du Bas-Valais n'en voulaient rien entendre, et les chanoines du parti adverse s'efforçaient en vain de leur arracher un consentement.

Le bon prélat songe donc. Il songe à cette dissension et trouve que tous feraient mieux de vaquer au service de Dieu que de se disputer pour des choses périssables. Il pense aussi à ses chers Sédunois, aux Anniviards qui lancent dans un gouffre les missionnaires qui leur sont envoyés.

Très las, Théodule va se coucher, et sa taille cassée par l'âge porte une grande ombre noire sur les murs faiblement éclairés.

Avant de s'étendre sur le lit qui l'attend, il s'agenouille :

« Doux Seigneur, et vous gente dame Marie, dit-il, protégez votre serviteur durant cette nuit et inspirez-le. » Puis il se couche, ferme les yeux et s'endort.

Il dort, l'évêque de Sion et soudain, pour comble de soucis, lui apparaît le Pape. Ses traits sont animés du rouge de la colère, ses yeux lancent des éclairs, ses lèvres frémissent. Il s'écrie :

« Charles ! mauvais fils ! Tes crimes vont être punis ! Tu as massacré des milliers de Frisons et de Saxons sous prétexte de les convertir ! C'est un scandale sans nom ! L'Eglise ne veut plus de toi ! Ta place en paradis te sera enlevée ! Que les saints apôtres Pierre et Paul, et tous les saints te maudissent à jamais ! »

Ainsi parlait Léon III. Quand l'évêque s'éveilla, le jour semblait renaître. Ayant revêtu sa robe épiscopale, Théodule prit son bréviaire et commença Matines ; mais de continuelles distractions l'obsédaient : « *Domine labia mea*... Charlemagne, en effet, est coupable.... *aperies*... mais peut-être que si on lui laissait... *et os meum*... laissait entendre, que, repentant, il pourra rentrer en grâce avec Dieu... il ne serait pas désespéré... Il croyait peut-être bien faire... et puis, il a comblé de bienfaits notre Helvétie : il a construit la collégiale de Zurich, il a visité les écoles de St-Gall, il a encouragé les moines... Oui, il faudrait aller à Rome chez le Saint Père, lui expliquer tout cela... Mais je suis si vieux ! si las !

Le prélat sort sur la terrasse qui s'étend devant sa fenêtre du côté de la ville et de là, il contemple Sion. Les toits violets se serrent les

uns contre les autres ; une légère fumée bleue sort de quelque cheminée. Une faible brume traîne dans la vallée.

Soudain il se penche, intéressé, et une idée lui traverse l'esprit. Là, sur la pelouse, à ses pieds, viennent d'apparaître trois diablotins noirs comme suie, avec de petites cornes de bouquetins, des yeux de braise, des sabots de cheval, une longue queue et des ailes, de grandes ailes de chauves-souris. Ils jouent entre eux, se poussant, se poursuivant...

L'évêque pense : « Toute créature doit servir à la gloire du Seigneur. Je m'arrangerai pour ne lui laisser aucun avantage. »

Et il appelle :

— Eh ! vous trois, là-bas ! Venez ici ! J'ai un service à vous demander. Voulez-vous m'aider ?

— Mais comment donc ! Nous en serons enchantés ! Tout à votre disposition !

— Lequel de vous court le plus vite ?

— Moi, répondent-ils tous à la fois.

— Ne parlez pas tous en même temps ! Voyons, toi, le plus haut encorné.

— Je cours comme aux grandes crues le Rhône, qui ne connaît aucun obstacle !

— Fort bien ! Et toi là, le plus petit ?

— Vous savez, ce grand vent qui fit tomber une ardoise sur la tête du mari de la Crésence et qui emporta la barette du chanoine Thibaud dans le Rhône ? Eh bien, je monte ou descends la vallée plus vite encore.

— Fort bien ! Et toi ?

— Oh ! moi je vais encore beaucoup plus vite. Je vais comme la langue des femmes, et Satan sait comme elle va !

— Eh bien ! c'est toi que je prendrai. Il s'agit donc de me transporter à Rome, chez le Saint Père, le plus rapidement possible.

— Bien, dit le diable, c'est entendu ; mais à une condition...

— J'entends.

— C'est que j'aurai la première âme que je verrai au départ.

— Pas comme cela, reprend l'évêque, tu auras la première que nous rencontrerons au retour, avant le prime chant du coq.

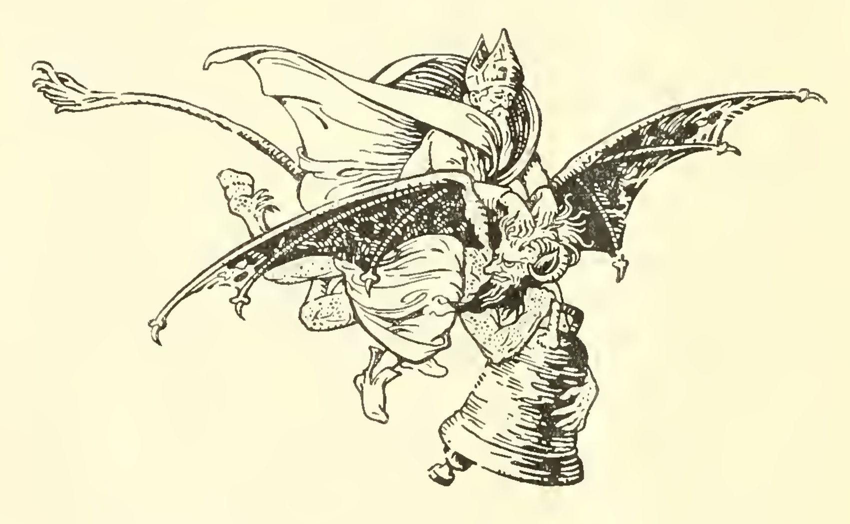
— Topez là, dit le diable, j'ai mon idée ; je suis à vous dans un instant.

Et il s'en alla placer un gros coq noir sur les créneaux. La lourde bête ne pouvait s'envoler, mais elle était fort à l'aise sur un pan de muraille de quatre pieds carrés.

L'évêque aussi était rentré chez lui. Il appela son fidèle serviteur Innocent et lui dit :

« Innocent, je pars pour toute la journée ; n'oublie pas d'attacher au sommet du clocher de la cathédrale mon beau coq blanc ; attache-le par les pattes sans craindre de serrer un peu... Il y va du salut d'une âme. »

Innocent se demanda comment le salut d'une âme pouvait dépendre d'un coq blanc attaché par les pattes au sommet du clocher de la cathédrale, mais il connaissait la vertu et la sainteté de son maître, s'abstint de le questionner et fit exactement ce qu'on lui avait commandé.



. . . .

« Grimpez sur mon dos. »

Théodule monte tant bien que mal sur le siège qui lui est tendu et s'appuie aux cornes recourbées. Le diable déploie sa queue vers la terre, ouvre ses ailes et l'équipage s'éloigne à une vitesse vertigineuse. Satan est bien pressé !

Il parcourt la vallée et arrive au-dessus de Sierre.

« Tiens ! pense l'évêque, si je profitais de l'occasion pour aller chez les Anniviards ? Ils verraient ce qu'est un évêque chrétien. » Mais il se reprend aussitôt : « Non, dit-il, car s'ils me voyaient arriver sur le dos du diable... »

Et puis le diable continue toujours sa route sans s'inquiéter de ce que peut penser un évêque.

Théodule survole maintenant la Forêt de Finges. Il voit au-dessous de lui, rampant et grouillant, toutes sortes d'animaux, et il pense que tant de chrétiens sont ainsi, que parmi eux il en est qui sont perfides comme ces serpents, trompeurs comme ces renards, brutaux comme ces sangliers...

Tout à ses pensées, il ne s'aperçoit pas que le diable tourne à droite et prend la vallée de Viège, puis celle de St-Nicolas. Un froid subit saisit le vieillard, l'arrache à sa méditation. Devant lui la pyramide du Cervin dresse sa pointe vers le ciel et, dans la clarté diffuse du jour naissant, elle paraît d'un merveilleux vert d'émeraude.

Le coursier abaisse un peu la queue et la hauteur augmente.

Bientôt le prélat survole, entre le Gornergrat et le Cervin, un col, qui plus tard fut appelé St-Théodule, en l'honneur de cette traversée aventureuse. Soudain, au-dessus du passage, il a une vision : au milieu des neiges, des moines habillés de noir, avec un cordon blanc, retirent des cadavres du glacier et la procession funèbre se déroule au chant du *De profundis.*

L'évêque faillit faire un signe de croix, mais il se rappelle à temps que son geste peut lui jouer un mauvais tour, et sa main s'arrête en chemin.

Transi, Théodule s'enveloppe maintenant de sa robe et, le visage fouetté par un vent glacé, il se dit que tout de même c'est un voyage bien pénible qu'il a entrepris là.

Petit à petit, la température s'adoucit, et bientôt le prélat est au-dessus de la plaine lombarde verte et riche. Au loin, apparaissent les toits brillants d'une ville :

« Ce doit être Milan, » se dit l'évêque, et il salue mentalement le tombeau de son illustre collègue saint Ambroise.

Le diable tourne de nouveau à droite et suit l'antique *via Aemilia.*

« Les églises ne sont pas du même genre que chez nous, remarque

Théodule, elles ont une tour carrée sans flèche, mais elles s'harmonisent bien avec le paysage. »

Ils sont maintenant au-dessus de Bologne, et distinguent à peine les maisons serrées autour de la cathédrale de St-Pierre et de St-Paul comme des poussins autour de leur mère.

Bologne dépassée : « Le Reno », dit le diable en veine de complaisance. « Merci », répond l'évêque ; et il se dit : « On retrouve partout des noms connus en Helvétie. » Puis, ce sont les Apennins, et bientôt la superbe et fertile plaine de la Toscane, parsemée de villages, se déroule sous les yeux charmés de Théodule. Puis, dépassant Florence et survolant le lac Trasimène, ils voient bientôt à leur gauche les montagnes de la Sabine et les monts Albains. Enfin, Rome leur apparaît.

— Dépose-moi dans la cour du palais pontifical et attends-moi. dit l'évêque.

— Bien ! répond le diable, qui pique droit sur St-Jean de Latran et se pose à côté du palais, dans le jardin.

Théodule va quérir le Pape dans son château : il s'informe du numéro de la chambre pontificale, et se met à la recherche. Il longe de grands corridors, et arrive enfin devant une porte magnifiquement sculptée, et marquée du numéro qu'on lui avait indiqué. Il frappe assez fort et il entend une voix sombre, qui lui répond : « Ingredere ! » Et il franchit le seuil.

Le Souverain Pontife se tient assis auprès d'une grande table ; devant lui est un beau crucifix en ivoire, avec des reliques. Au pied de la croix se trouvent étalés des livres ; c'était le premier âge du papier ; en face de la porte, au fond de la chambre, tapissée de blanc fleurdelisé, un artiste avait sculpté une magnifique cheminée, sur laquelle Théodule aperçoit des candélabres en argent et au-dessus de tout cela, une grande glace vénitienne à cadre orné de tores et de lauriers.

Le soleil de midi éclaire la face de Léon III. Les traits sont nobles ; des rides sillonnent son front ; il a sur la tête une petite calotte de soie blanche, et sur les épaules un manteau blanc brodé d'or.

Lorsque l'évêque entre, le Pontife se lève et le salue en ces termes : « Dieu soit loué dans tous les siècles des siècles. » — Et l'évêque répond : « Ainsi soit-il. » Et ils s'embrassent. « Quel sujet vous amène ici, mon frère ? » — « Que Votre Sainteté me pardonne de l'avoir déran-

gée, mais je viens à vous pour détourner de Charlemagne une sainte colère. C'est avec raison que vous voulez l'excommunier ; mais vous ne savez peut-être pas, Très Saint Père, tout le bien qu'il a fait en Helvétie,



par exemple, en fondant des églises, des monastères, des écoles. Je vous supplie donc de ne point faire retomber trop lourdement sur Charles votre courroux. » Le Pape cherche un écrit sur la table et le montre à Théodule en disant : « Jusqu'à ce jour je le cachais. Dieu vous l'a révélé,

mon frère. Voici la sentence de l'excommunication fulminée contre Charles-le-Grand, empereur d'Occident. Toutefois nous ne serons pas sourd à vos prières, puisque vous intercédez en sa faveur. Nous déchirons ce jugement, qui le livre à Satan. Nous adoucirons notre sentence... Et que pourrions-nous vous offrir en échange d'un si grand service ? » — « Hum ! je me contenterais bien d'une de ces cloches dont j'ai si souvent entendu dire qu'elles appellent de loin les fidèles à la prière. » — « Il sera fait encore, mon fils, selon votre second désir ; que Dieu vous bénisse. » — « Je remercie Votre Sainteté ; qu'à son tour Dieu vous ait en sa sainte garde. »

Sur ce, les deux prélats se séparent. Le temps lui-même cède à la puissance du Pape. Léon III fait rapidement amener une cloche, sur laquelle on grave cette inscription :

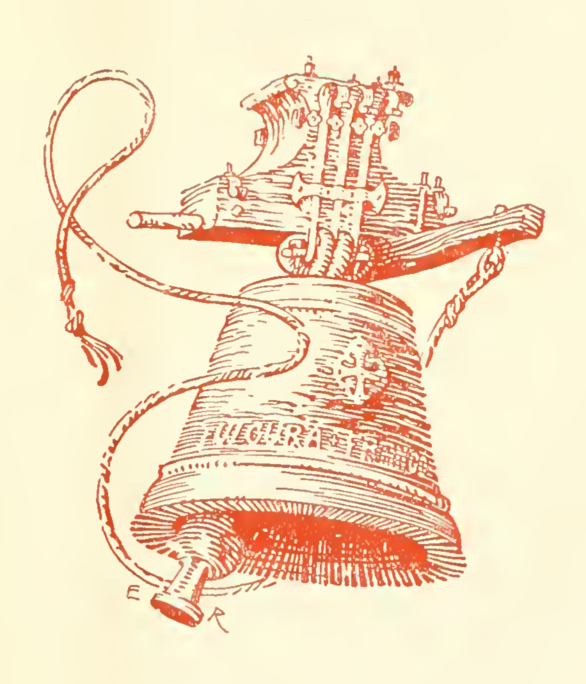
THEODULO, EPISCOPO SEDUNENSI
ACCEPTI BENEFICII MEMORIA
LEO DEI GRATIA PONTIFEX SUMMUS
ANNO DOMINI DCCCX
†

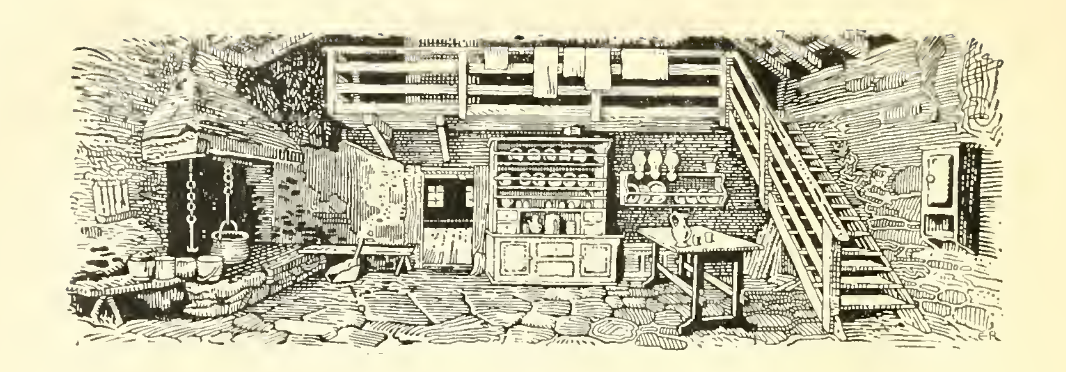
Quant à Théodule, il attend sur la place des nouvelles de la cloche et le retour du diable, qui est vraisemblablement au cabaret voisin.

Satan arrive bientôt, tandis qu'un messager du Pape amène la cloche ; l'évêque la remet au diable, qui la contemple sans maugréer et le prélat se cramponne de nouveau au dos de sa monture. Le démon le porte comme on porte une *cavagne* [1]. Il semble très impatient de recevoir son salaire. Il serre nerveusement dans ses griffes la fameuse *campane*. Il s'élève fébrilement en l'air et reprend pour le retour le même chemin que pour l'aller. Il fait nuit déjà, quand nos voyageurs aperçoivent de loin le château de Tourbillon qui est tout illuminé. Le diable tressaille de joie. Hélas ! le coq noir dormait sur la muraille, tandis que le coq perché sur le clocher, mal à l'aise et resté vigilant, lance vers les cieux un magnifique cocorico. Tous les coqs de Sion se mettent à leur tour à faire charivari, malgré l'heure avancée. Le coq noir le dernier, moitié endormi, lâche son cri.

[1] Une hotte.

Alors le diable secoue l'évêque et la cloche, et disparaît dans les profondeurs de la montagne. Le Pontife saute légèrement à terre, et entrant dans sa cathédrale, malgré la fatigue, la faim et l'heure avancée, revêt sa chape, coiffe sa mitre et, bâton pastoral en main, il entonne un *Te Deum*, tandis que, toujours en mouvement, la cloche, s'élevant lentement vers le clocher, carillonne pour la première fois, conviant les Sédunois étonnés et ravis à réciter l'*Angélus* du soir.





XX

LA CHAUDIÈRE VOLÉE

Les tintements de l'*Angélus* s'égrènent dans la vallée. Les sons résonnent contre les hauts rochers. C'est le milieu du jour. Au-dessus des montagnes grises ou violettes, dans le dais indigo du ciel, le royal soleil domine. Il s'applique à égayer encore une fois, avant les frimas, toute la nature déjà roussie par la morsure des gelées blanches.

Cependant un homme descend de la montagne, traverse le village sans s'arrêter. Il paraît jeune et porte avec une certaine élégance le tricorne et l'habit à basques. Il est si préoccupé qu'il ne voit pas les sourires engageants des jeunes Anniviardes. Une légère contraction fronce ses sourcils et barre son front, tandis que ses lèvres serrées indiquent une forte résolution. Hé oui ! c'en est une, pensez donc, il va trouver la sorcière. Enfin... pourquoi cette chaudière disparaît-elle toujours ?... Bien sûr c'est un sort !... Il mâchonne ainsi quelques phrases en descendant la vallée.

Bientôt il quitte la route et s'engage dans un sentier raviné tout bordé de broussailles et de ronces. En temps ordinaire, il l'aurait allégrement gravi, mais aujourd'hui son pas calme de montagnard perd de son assurance et une sueur froide perle à son front soucieux. Il atteint une plateforme au pied d'une haute paroi de rochers. A cet endroit, derrière un rideau de sapins, s'élève une fumée âcre et dense qui lèche le roc et le noircit. Il s'en approchait, lorsqu'un affreux chat tigré, aux yeux ful-

gurants, d'un bond franchit le sentier et s'en va miauler rageusement sur la branche d'un mélèze. Bientôt une voix caverneuse s'exclame : « Tais-toi, Cyrus... eh ! mon gars, que veux-tu ici ? » Le jeune homme voit soudain devant lui une femme, ou plutôt un être qui en a vaguement la ressemblance. Elle est grande, sèche, osseuse et casquée de cheveux filasse où se mêlent quelques mèches blanches. Sa peau cuivrée est crevassée comme l'écorce du pin, sa mâchoire édentée rend plus pointu et saillant son menton piqué de poils rudes. Ses sourcils blancs et touffus cachent mal des yeux noirs, mobiles et brillants qui, lorsqu'ils se fixent sur vous, font souffrir d'un indicible malaise. Son nez charnu, sa paupière lourde et ses lèvres fortes trahissent son origine. Le jeune homme, pourtant courageux, demeure interloqué, stupéfié, terrifié devant ce monstre féminin. Il tourne et retourne nerveusement son chapeau dans ses mains. Impatientée de ce silence, elle lui crie :

— Mais enfin, quelle affaire ?...

— C'est... c'est...

Railleuse, la bouche tordue en un diabolique sourire, elle l'interrompt :

— Une fiancée ingrate ?

— Non, c'est... c'est... une chaudière.

— Ah ! la chaudière qui depuis cinq ans disparaît chaque hiver ?

— Quoi ? vous savez ?

— Crois-tu que du fond de ma caverne je ne suis pas au courant de ce qui se passe dans la contrée ? Oui, je suis exactement renseignée, enfin raconte-moi toujours cela.

Et lui, sans se départir de son hésitation, commence lentement :

— Je viens d'être nommé maître à l'alpage (celui à qui tout le monde obéit au chalet) à la place d'Ambroise, le fils de Luc le marguillier. Les consorts, irrités contre ce qu'ils appellent sa négligence, ne veulent plus accepter ses services. Quelques-uns le soupçonnent d'être intéressé à ces disparitions, d'autres, d'en être lui-même l'auteur. Comme je prends sa succession, je tiens à mettre rapidement bon ordre à cette affaire ; c'est ce qui m'a décidé à venir vous demander secours pour éloigner le mauvais génie, car je suis sûr qu'un méchant follaton habite le chalet, autrement toutes les recherches faites pour retrouver la trace des chaudières volées depuis tant d'années auraient eu du succès...

ce service, il faudrait me le rendre aussi vite que vous le pouvez, car c'est demain la *désalpe...* ».

Sans mot dire, la sorcière entre dans la caverne ; crânement le jeune homme la suit. Mais dès les premiers pas la frayeur le reprend : des serpents desséchés s'enroulent au dossier des chaises boiteuses, des oiseaux nocturnes, pattes recroquevillées et ailes étendues sont cloués à la paroi, des herbes qui guérissent et d'autres qui tuent, par bottes grises ou rousses, s'alignent sur des planches. La vieille femme s'est dirigée vers une armoire en chêne toute chargée d'inscriptions et de signes cabalistiques. Elle l'ouvre et en sort un papier froissé et rempli d'une poudre jaunâtre. En les donnant au jeune homme elle lui dit : « En récitant ce que tu lis là-dessus, tu feras trois fois le tour du foyer et de la chaudière et répandras une traînée de cette poudre ; au printemps prochain le voleur te sera connu. » Il sort de ses basques une bourse et la tend à la sorcière qui remercie en grommelant. Il part en pressant le pas, car il est déjà tard. Le soir est tombé lorsqu'il arrive chez lui au village. Le lendemain, très tôt, il monte au chalet, il met lui-même tout en ordre et lorsque bergers et troupeaux ont disparu de l'alpage, en secret il fait exactement ce que la sorcière lui a recommandé.

. . . Et voici l'hiver ! Les mélèzes étendent avec détresse leurs branches qui pleurent... puis la *fiôca*[1], la neige tombe et recouvre la vallée ; les maisons, taches noires et brunes, semblent se faire plus petites et plus ramassées pour mieux résister au froid qui descend des sommets. Durant de longues semaines la vallée reste blanche et l'on ne sait plus où finissent les champs et où commence le glacier.

Pourtant le temps passe : chaque jour le soleil se lève de plus en plus vers l'est, ses rayons toujours plus chauds plongent mieux dans la vallée. La neige disparaît et, dans les prés empâtés par le dégel, des fleurs minaudent discrètement. Avec Pâques la nature ressuscite.

Tout le monde au village se réjouit de voir le printemps, tout le monde à l'exception du nouveau maître de l'alpage, car c'est avec une certaine appréhension qu'il voit venir le beau temps qui amène le moment de l'*inalpation*.

Ce jour-là est arrivé. C'est un jour de fête, car tout le village s'en va sur la montagne à la suite du bétail, voir se battre les vaches pour savoir quelle sera la reine du troupeau durant l'année.

[1] Neige fondante.

Sur la route, à la sortie du village, les vaches sont rassemblées ; les sonnailles font un bruit assourdissant où les cris des gardiens se perdent. Maintenant tout le monde est prêt ; la cloche de la chapelle tinte pour donner le signal du départ. Le cortège s'ébranle et par les forêts de sapins et de mélèzes, il gagne les hauteurs. Soucieux, le nouveau maître marche en tête. On approche de l'alpe. Bientôt, laissant à un berger le soin de guider le troupeau, il s'éloigne à pas pressés. Son prompt départ ne passe pas inaperçu et on en cherche la cause quand un homme s'écrie : « Mais il va au chalet voir si la chaudière s'y trouve encore ! » « Ah ! oui, » approuve-t-on, et tous ceux qui ont désiré son poste se mettent à plaisanter méchamment. Les mères dont il n'a pas daigné regarder la fille, renchérissent.

Personne ne sait la visite chez la sorcière. La confiance du jeune homme est entière, et pourtant sa quiétude l'abandonne quelque peu à la vue du chalet qui s'estompe dans une écharpe de brouillard. Bientôt il distingue la porte ouverte. Il court, passant par les transes les plus vives. Mais plus il se hâte, plus il enfonce dans le sol amolli par la fonte des neiges. Enfin le voilà sur le seuil du chalet. Une masse noire encombre l'entrée, un homme est planté là devant lui. Appuyé sur un bâton, il porte la grande chaudière encordée sur son dos. Le maître, à cet aspect, fait instinctivement un signe de croix. A ce geste le voleur tombe vers l'âtre, la chaudière se suspend à la crémaillière, tandis que l'homme va grossir l'amas de cendres. Cela s'est passé très rapidement. Les bergers arrivent au chalet et trouvent le maître debout devant le foyer, regardant avec hébétement la chaudière. Les paroles ironiques s'arrêtent sur leurs lèvres et un jeune homme dit : « Il est protégé des fées ! » tandis que d'autres voix crient au dehors : « Venez vite, les vaches se battent déjà. »



TABLE DES MATIÈRES

Société Anonyme des Établissements Graphiques Säuberlin & Pfeiffer
Vevey (Suisse)



Société Anonyme des Établissements Graphiques Säuberlin & Pfeiffer, Vevey (Suisse)